

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 11 (1961)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

ANCIEN  
TESTAMENT

WALTER LUTHI : *L'Ecclésiaste a vécu la vie*. Traduction de Daniel Hatt. Genève, Labor et Fides, s. d., 130 p.

Ce sont douze prédications sur le livre de l'Ecclésiaste, données d'août 1951 à juillet 1952 à la Cathédrale de Berne. Un recueil de sermons ne rend pas les mêmes services qu'un ouvrage d'exégèse ; il offre du « tout fait » et n'est pas un instrument de travail ; la liberté du prédicateur lui permet de ne pas expliquer tout le texte, et de souligner ce qui lui paraît le plus utile pour les auditeurs. Cette réserve faite quant au « commentaire », on ne peut que se réjouir de disposer en français d'une nouvelle œuvre du prédicateur bernois, si vigoureux et si fin tout ensemble. C'est la Parole de Dieu qui est annoncée, à travers l'Ecclésiaste, lu à la lumière des deux Testaments. Mais on ne retrouve pas tout l'Ecclésiaste, dont les traits les plus sceptiques et les plus fatalistes sont atténués.

FRANCIS BAUDRAZ.

NOUVEAU  
TESTAMENT

FRANZ-J. LEENHARDT : *L'épître de saint Paul aux Romains*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1957, 219 p. Commentaire du Nouveau Testament, VI.

L'exégèse protestante traditionnelle voit dans l'épître aux Romains un traité de dogmatique sur le thème de la justification par la foi. Dans cette perspective, tout l'essentiel a été dit dans les huit premiers chapitres ; les chapitres 9 à 11 font figure de parenthèse embarrassante, et les chapitres 12 à 15 traitent d'un sujet nouveau. « On n'a pas su trouver l'unité du développement, écrit M. Leenhardt. Le sort fait aux chapitres 9-11 est la pierre de touche de l'interprétation de l'épître entière. » — L'idée centrale de l'épître, M. Leenhardt propose de la voir dans le thème de l'Eglise, envisagée dans son unité et sa continuité historiques. Ce qui assure cette unité et cette continuité, c'est la foi, réponse de l'homme à la promesse de Dieu, à son œuvre de salut en Jésus-Christ. Juifs et païens sont sous le même jugement de Dieu, et sous la même grâce qui fait des hommes nouveaux. Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre combat pour l'unité concrète et la sainteté du corps du Christ ; ici, il expose comment l'Eglise est créée et comment elle subsiste. Le plan de la lettre est le suivant : a) l'Evangile sous son aspect théologique, 1 : 18 à 5 : 11 ; b) sous son aspect anthropologique, 5 : 12 à 8 : 39 ; c) sous son aspect historique, 9 : 1 à 11 : 36 ; d) sous son aspect éthique, 12 : 1 à 15 : 33. Le chapitre 16 pourrait faire partie d'une lettre perdue à l'Eglise d'Ephèse. — Ce n'est pas seulement le plan de l'épître que M. Leenhardt fait voir de manière nouvelle,

mais aussi son explication. La traduction déjà apporte au lecteur des suggestions intéressantes : la « justice de Dieu » (1 : 17) devient « le jugement favorable de Dieu » ; la « colère de Dieu » (1 : 18) est « le jugement défavorable de Dieu » ; l'expression si ramassée « par la foi et pour la foi » est paraphrasée « dès lors qu'on a la foi et pour être saisi par la foi ». Quant au contenu du commentaire, signalons quatre points particulièrement dignes d'attention. — La justice de Dieu (1 : 17) et la justification du croyant : le professeur genevois montre que cette doctrine s'enracine dans la pensée hébraïque, pour laquelle la justice est « relationnelle » ; il ne s'agit ni de Dieu, ni de l'homme en soi, mais d'une qualité de leurs relations. Le débat classique entre catholiques et réformés sur ce sujet doit être dépassé : la justification est une parole de Dieu efficace ; le croyant est une nouvelle créature, non de façon autonome, mais réellement, quand il est placé sous l'action de la grâce. — Dans le chapitre 7, de qui parle l'apôtre ? De son passé juif, ou de sa situation de chrétien ? Il s'agit, dit M. Leenhardt, de la situation de l'homme sous la loi, mais interprétée par l'homme qui ne se confie plus en elle. L'homme qui regarde à « soi » ou à « la loi », et non au Christ, s'enferme dans une situation sans issue. — Sur 9 : 21 : Y a-t-il une prédestination à la perdition pour les « vases de colère » ? M. Leenhardt réfute l'interprétation d'Augustin et de Calvin : Paul traite ici de la liberté de Dieu, non de l'élection au salut personnel. — Dans l'interprétation du chapitre 13, M. Leenhardt reprend la thèse déjà exprimée dans plusieurs de ses travaux sur le chrétien et l'Etat : l'apôtre, dans ce qu'il dit du gouvernement romain, porte un jugement particulier sur un Etat particulier ; il ne serait pas légitime d'étendre cela à n'importe quel pouvoir public. — Ces quelques extraits démontrent que nous n'avons pas affaire à une compilation des nombreux commentaires sur l'épître aux Romains, mais à une œuvre originale, solidement fondée philologiquement, et qui affronte sans crainte les grandes questions du débat théologique contemporain. Merci à M. Leenhardt pour ce livre magistral, qui doit encourager les pasteurs à prêcher moins rarement sur les textes riches et difficiles de l'apôtre Paul. FRANCIS BAUDRAZ.

NORBERT HUGEDÉ : *La métaphore du miroir dans les épîtres de saint Paul aux Corinthiens*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1957, 206 p. Bibliothèque théologique.

A deux reprises, l'apôtre Paul compare la connaissance chrétienne de Dieu à celle que l'on obtient par un miroir : I Cor. 13 : 12 et II Cor. 3 : 18. Un sujet d'étude limité par ces deux textes paraît d'abord un peu mince ; en réalité, il soulève tout le problème des relations de l'apôtre Paul avec l'hellénisme. Constamment, remarque M. Hagedé, Paul se sert d'images familières aux Grecs, surtout dans la diatribe cyno-stoïcienne ; quelle est l'influence de ces images sur sa pensée ? Seule une étude précise d'histoire littéraire peut répondre à cette question. — Après avoir rappelé les diverses interprétations de la métaphore du miroir chez les exégètes et les historiens, M. Hagedé cite de nombreux parallèles dans la littérature hellénistique, puis étudie le contexte des deux versets en cause, qui eux-mêmes se réfèrent à des textes de l'Ancien Testament. Voici quelques conclusions de cette étude : 1. Dans II Cor. 3 : 18, il faut écarter la traduction « refléter à la manière d'un miroir », malgré son accord apparent avec la fin du verset ; il s'agit bien d'une connaissance, d'une vision de la gloire de Dieu ; si l'apôtre n'emploie pas le verbe « voir », lui préférant « voir comme en un miroir », c'est peut-être pour rappeler à la prudence

les Corinthiens fiers de leur « connaissance ». 2. Dans aucun des deux textes il ne faut trouver l'idée de transformation par la contemplation mystique, chère à Reitzenstein. 3. La métaphore du miroir ne signifie pas une connaissance obscure ou incertaine, mais une connaissance indirecte, par opposition à la connaissance « face à face », qui est à venir. Paul est fidèle à la tradition juive de la connaissance de Dieu, tout en se servant d'images stoïciennes. — Puisse cette étude, conduite avec rigueur et clarté, en susciter d'autres de même qualité sur les images hellénistiques dans le Nouveau Testament.

FRANCIS BAUDRAZ.

JEAN-CLAUDE MARGOT : *Les Épîtres de Pierre*. Commentaire. Genève, Labor et Fides, 1960, 139 p.

A la fin du premier siècle, l'Eglise se trouve menacée du dehors par la calomnie et la persécution, au-dedans par l'hérésie et la routine ; la première épître de Pierre veut centrer la foi des chrétiens sur le Christ, les armer pour la souffrance et pour un service fidèle. La deuxième épître, au début du second siècle, combat des gnostiques libertins en fixant le critère de l'autorité des écrits chrétiens. De ces deux épîtres, M. Margot donne un commentaire sobre, précis, complet, où ne manquent ni les vues d'ensemble, ni l'exégèse de détail, ni le souci de l'application actuelle. Notons l'excellente explication du passage difficile I Pierre 3 : 18-22, où la définition du baptême décèle une intention polémique contre une idée magique du sacrement ; sur 4 : 12-19, à propos de ceux pour qui la persécution est une preuve infaillible qu'ils sont dans la vérité, le commentateur remarque : « Souvent, dans les milieux sectaires, la persécution est la conséquence d'une agressivité où l'Esprit du Christ fait totalement défaut. » Enfin, M. Margot rend la lecture de II Pierre attachante et profitable ; c'est dire tout l'intérêt de son ouvrage.

FRANCIS BAUDRAZ.

OSCAR CULLMANN : *Petrus, Jünger-Apostel-Märtyrer*. Das historische und das theologische Petrusproblem. 2. umgearbeitete und ergänzte Auflage. Zürich/Stuttgart, Zwingli Verlag, 1960, 287 p.

L'édition française de cet ouvrage a fait l'objet d'une étude de M. P. Bonnard dans cette Revue (1953, I). Dans la deuxième édition allemande, M. Cullmann a tenu compte des nombreux travaux parus depuis 1952 sur le sens de Matthieu 16, sur la relation entre Pierre et Jésus d'une part, Pierre et l'Eglise d'autre part, et sur le séjour de Pierre à Rome. Il n'a pas été amené à modifier ses thèses essentielles : Pierre a joué un rôle dans le théologie de l'Eglise primitive, et non seulement dans son organisation ; Pierre n'a dirigé l'Eglise qu'à Jérusalem ; l'apostolat est une fonction intransmissible, la « succession apostolique » ne se justifie ni par l'Ecriture, ni par l'histoire de l'Eglise ancienne. Le problème théologique sera repris dans un nouvel ouvrage, que M. Cullmann consacrera à ce sujet : « Pierre et le pape ».

FRANCIS BAUDRAZ.

HERMAS : *Le Pasteur*. Introduction, texte critique, traduction et notes, par Robert Joly. Paris, Editions du Cerf, 1958, 408 p. Sources chrétiennes, 53.

Cet ouvrage témoigne du renouveau d'intérêt et d'études consacrés aux « Pères apostoliques » et y apporte une contribution d'une réelle valeur. Nous y trouvons une nouvelle édition critique, qui sera utilement comparée à celle de M<sup>lle</sup> Whittaker dans le Corpus de Berlin (1956) : ces deux éditions sont indépendantes — et l'auteur donne une liste des variantes des deux textes à la fin de son volume — sauf pour la nouvelle numérotation, qui simplifiera les citations et qu'on espère donc voir acceptée. — La traduction française est aussi nouvelle et remplacera celle d'A. Lelong (1912) : elle serre le texte de plus près et ne se permet aucun à peu près. L'annotation aussi est précieuse : elle signale les sources possibles (juives et païennes, parfois bibliques), elle précise le sens des mots et des chapitres, signale les études et les controverses. — Une introduction de soixante pages présente brièvement l'ouvrage et son auteur, les principaux points de doctrine (pénitence, christologie, l'Eglise, la morale, les sources, le style et le texte) et résume les controverses des commentateurs. Une solide bibliographie et un index détaillé des mots grecs complètent cette présentation nouvelle du « Pasteur », qui sera fort utile et qui ne pêche peut-être que par sa richesse même ; dans les limites étroites d'un tel volume, elle ne pouvait se déployer complètement.

JEAN SAUTER.

HISTOIRE  
DE L'EGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

JEAN-MICHEL HORNUS : *Evangile et Labarum*. Etude sur l'attitude du christianisme primitif devant les problèmes de l'Etat, de la guerre et de la violence. Genève, Labor et Fides, 1960, 195 p. Nouvelle série théologique, 9.

Ouvrage intéressant à plus d'un égard. Sauf erreur, c'est la première thèse de doctorat soutenue à la Faculté de théologie de Montpellier. En outre l'auteur entend combler une lacune : les études exégétiques relatives à l'attitude du chrétien en face de la guerre sont nombreuses ; les études historiques sont rares. Si bien que le croyant d'aujourd'hui peut s'imaginer de bonne foi ou que tous les Pères de l'Eglise étaient des « objecteurs de conscience », au sens moderne du terme, ou que depuis Constantin le « problème militaire » a été résolu dans un sens favorable à l'armée. — Sans aucunement abandonner la fidélité au principe scripturaire, M. Hornus a prêté attention à Tertullien, Origène et Lactance. Si leurs dires ne sont pas « parole d'Evangile », ils sont parole chrétienne au même titre que les œuvres des théologiens contemporains. De nos jours, personne ne conteste que, dans les premiers siècles surtout, des chrétiens aient refusé de porter les armes, approuvés dans leur attitude par des théologiens. Mais, à en croire nombre de défenseurs de l'armée, ces chrétiens-là ne furent jamais qu'une infime minorité, peut-être quelques intellectuels égarés parce que « désincarnés » ; en tout cas des adversaires du culte de l'empereur seulement, exigé des soldats, et non des hommes décidés à ne pas tuer leur prochain... L'auteur entend faire bonne justice de ces affirmations à son gré trop faciles, et croit pouvoir montrer que la position du refus était alors celle de la majorité des croyants. Il ne nie pas le rôle important joué par l'opposition à l'idolâtrie (culte de l'empereur), mais rappelle l'existence d'un autre motif : le respect de la vie, ce don de Dieu. — Il n'est pas sûr que la démonstration de M. Hornus emporte l'adhésion de tous les historiens. Son étude

n'en demeure pas moins utile et attachante. Quant à sa conclusion, elle sera sans doute celle de plusieurs : « En finissant par céder (sur le point de la résistance armée), l'Eglise a accepté que l'Évangile soit le vrai vaincu. »

EDMOND GRIN.

ANDRÉ BENOIT : *Saint Irénée. Introduction à l'étude de sa théologie.* Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 275 p. Etudes d'histoire et de philosophie religieuses 52.

Cet ouvrage, selon son auteur, est une introduction qui sera suivie d'une théologie de saint Irénée. Il nous présente donc l'état de la question des études irénéennes depuis près d'un siècle, de leurs méthodes (historique, genre littéraire), de leurs résultats acquis et contestés, de leurs faiblesses aussi. Puis il étudie longuement les sources littéraires, philosophiques et bibliques de saint Irénée, montrant en quoi il est redevable des florilèges, des doxographies et des *testimonia* scripturaires ; il met en lumière les raisons pour lesquelles la canonicité du Nouveau Testament est équivalente à celle de l'Ancien Testament pour Irénée (transmission par la tradition, témoignage apostolique, etc.). Faisant preuve de sagacité, M. Benoit analyse ensuite en détail l'*Adversus Haereses* et la *Demonstratio*, faisant apparaître le thème central de la théologie irénéenne : l'unicité et l'œcuménicité. Un seul Père, un seul Christ, une seule Eglise fondée sur les apôtres, une seule révélation, une seule histoire du salut, une seule économie sont affirmées comme autant d'indices de la vraie Eglise et de la vraie doctrine, contre la prolifération des sectes hérétiques et gnostiques et la diversité de leurs doctrines. L'auteur voit se grouper autour de cette idée directrice les thèmes secondaires, si souvent majorés par les historiens : accomplissement des prophéties, récapitulation, thèmes qui viendraient des sources composites de saint Irénée. Comment en effet insérer, dans l'idée directrice d'unité, des doctrines comme celles de l'évolution de l'homme et de sa liberté ? Sinon en y décelant des éléments tirés de certaines sources qu'Irénée aurait plus ou moins bien coulées dans son ouvrage et dans son argumentation contre les gnostiques. M. Benoit observe aussi que la *Demonstratio* développe sous forme de catéchèse apologétique (à l'usage du croyant) la christologie impliquée dans la théologie de l'*Adversus Haereses*, toujours d'ailleurs dans une optique ecclésiale. Théologie ecclésiastique et œcuménique structurée par la tradition, l'œuvre de saint Irénée se manifeste comme un des chaînons de la théologie catholique primitive dans sa lutte contre l'hérésie. On sera reconnaissant à M. Benoit d'avoir publié cette introduction, qui manquait en français ; il y fait preuve d'impartialité dans les jugements qu'il porte sur ses devanciers, de prudence dans les hypothèses qu'il avance, d'une solide information, comme le prouve son utile bibliographie.

GABRIEL WIDMER.

PETER NEMESHEGYI, S.J., *La paternité de Dieu chez Origène.* Paris, Tournai, Desclée & C<sup>ie</sup>, 1960, 244 p. Bibliothèque de théologie, Histoire de la théologie. Série IV, vol. 2.

Depuis les travaux de Cadiou, Daniélou et De Lubac, pour ne citer que des ouvrages en français, nous assistons à une réhabilitation d'Origène, parce qu'on cesse de l'interpréter à travers les condamnations dont l'origénisme fut victime. L'ouvrage du P. Nemeshegyi est une introduction claire, précise,

riche en citations et références, centrée sur la paternité de Dieu, notion-clef du « système » d'Origène, définie comme bonté et justice, manifestée par le Fils : signification de cette notion dans le moyen platonisme, dans l'existence d'Origène (ses sentiments pour son père Léonide) et surtout dans la compréhension origénienne de la révélation, où la paternité est jaillissement éternel, sans commencement ni fin, engendrant le Fils, distinct du Père, né de sa Volonté et non de sa substance. L'auteur lave Origène des accusations de subordinatianisme, sa théologie trinitaire ne pouvant être interprétée dans les cadres de la théologie nicéenne. Ensuite, on montre comment cette paternité se manifeste dans la création éternelle du monde intelligible, ne provoquant pas une confusion engendrant un panthéisme, comment elle châtie le pécheur et l'instruit, comment elle oriente l'histoire vers son terme (l'adoption des hommes en les rendant participants à l'œuvre du Christ, à travers l'apocatastase). L'auteur est conscient des difficultés que soulève la croyance à l'éternel retour qui résulterait d'un manque d'élaboration de l'idée d'infinité appliquée à Dieu.

G. WIDMER.

H. CORNELIS, O.P. : *Les fondements cosmologiques de l'eschatologie d'Origène*. Paris, Librairie Vrin, 1959, 96 p. (Tiré à part de la Revue des Sciences philosophiques et théologiques, t. XLIII.)

Partie d'une thèse du Saulchoir, cette analyse de la cosmologie d'Origène éclaire les deux points controversés de son eschatologie : le corps de résurrection et la perpétuation des éons. Elle montre excellemment le caractère des solutions d'Origène parmi celles de son temps (philosophies, religions et gnosticismes). — L'auteur étudie d'abord, en des pages nuancées et parfaitement informées, l'unité et la multiplicité, en particulier le Logos, les logoi, leurs natures générales. Mais c'est la deuxième nature générale qui est en question (la corporéité) et le second chapitre l'étudie (p. 33-65) en relation avec la notion centrale de qualité. La troisième partie enfin donne un schéma de l'univers d'Origène : spatial (les lieux) et dynamique. — Ce travail met en lumière l'intérêt, la valeur et la profondeur des réponses origéniennes, qu'on a trop souvent simplifiées et défigurées, sans dissimuler cependant les difficultés qu'elles soulèvent.

JEAN SAUTER.

LUCIEN DALOZ : *Le travail selon saint Jean Chrysostome*. Paris, P. Lethielleux, 1959, 194 p. Collection « Théologie pastorale et spirituelle, Recherches et Synthèses », IV.

Cet ouvrage représente la première partie d'une thèse soutenue à l'Université pontificale grégorienne de Rome, sur « Le travail chez les Pères antiochiens ». Chrysostome n'a pas fait d'exposé systématique sur le travail, mais les nombreuses citations de ses sermons témoignent d'une doctrine cohérente et ferme sur ce sujet. Dans un monde hellénisé qui méprisait le travail et le laissait aux esclaves et aux pauvres gens, les Pères de l'école d'Antioche ont lutté pour réhabiliter le travail, selon l'enseignement biblique. Deux thèmes théologiques sont dominants : 1° l'activité de l'homme est rattachée à la doctrine de l'image de Dieu, qui signifie la domination de l'homme sur le monde ; 2° la peine du travail ne fait pas partie de l'essence du travail, mais elle est accidentelle ; elle est interprétée moins comme un châtement que comme un

« remède », qui rappelle à l'homme son péché et le ramène à Dieu. — Notons, chez Chrysostome, l'influence de l'exemple personnel de l'apôtre Paul ; d'autre part, son intérêt se porte vers les artisans plus que vers les artistes : la cuisine, la pâtisserie, la broderie ne sont pas des « arts » dignes de ce nom, ne produisant rien de nécessaire. Ce souci pastoral s'explique dans un monde où le luxe voisinait avec une affreuse misère.

FRANCIS BAUDRAZ.

JEAN MESOT, SMB : *Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand*. Schönek/Beckenried, Nouvelle Revue de Science Missionnaire, 1958, 154 p. Supplementa VII.

Cette thèse solidement documentée est un excellent commentaire de l'activité de saint Ambroise et surtout des textes, abondamment cités, qui concernent son activité missionnaire de conversion : il s'agit essentiellement de sa prédication, de la préparation au baptême et de la cure d'âme des néophytes, mais aussi de son action sur les empereurs et la législation. (Le titre manque donc de précision — ou plutôt nous voyons la différence entre l'action missionnaire au IV<sup>e</sup> siècle et celle d'aujourd'hui.) Entre une introduction et une conclusion, quatre chapitres analysent la situation historique, la politique au service de la conversion, la cure d'âme et la conversion (essentiellement l'initiation chrétienne) (67 p.) et enfin les fruits, en particulier le baptême d'Augustin et de ses compagnons. — Solide, riche de beaux textes, cette monographie apporte une contribution de valeur aux problèmes de la conversion au christianisme au IV<sup>e</sup> siècle, à Milan en particulier, où les années 380-390 semblent marquer un tournant important.

JEAN SAUTER.

AMÉDÉE DE LAUSANNE : *Huit homélies mariales*. Introduction et notes par le chanoine G. Bavaud. Texte latin établi par Dom Jean Deshusses, O.S.B. Traduction par Dom Antoine Dumas, O.S.B. Paris, Editions du Cerf, 1960, 240 p. Sources chrétiennes, 72. (Série des Textes monastiques d'Occident, V.)

Comment les louanges de la Vierge Marie étaient-elles chantées en la Cathédrale Notre-Dame de Lausanne au XII<sup>e</sup> siècle ? Ce volume nous en donne un bel exemple bien parlé, ou plutôt bien écrit (avec quelque rhétorique), d'un lyrisme parfois débordant et surtout d'une profonde veine mystique d'union au Christ et d'adoration de sa mère. Ces homélies suivent un plan à la fois historique (de la gloire à l'assomption et à l'intercession céleste de Marie en passant par la conception, la naissance, la crucifixion et la résurrection du Seigneur) et systématique (les sept dons de l'esprit d'Ésaïe 11 : 2). Elles sont donc riches de substance de toute manière et louent le Christ comme Marie ou Marie comme le Christ. Elles sont fort bien présentées : l'introduction du professeur Bavaud est brève et précise (l'auteur, le plan, la langue, la place de l'Écriture et surtout la doctrine mariale ; il n'y manque qu'une conclusion). Le texte latin est une édition critique nouvelle à partir de deux manuscrits et de l'édition princeps de 1517, et la traduction d'un autre moine d'Haute-combe, dont Amédée fut l'abbé, sert fort bien ce texte, qui est un bel exemple d'une série d'homélies mariales d'un saint évêque cistercien du XII<sup>e</sup> siècle

JEAN SAUTER.

GERMAIN HUDON, O.M.I. : *La perfection chrétienne d'après les sermons de saint Léon*. Paris, Editions du Cerf, 1959, 276 p. Collection « Lex orandi », 26.

Parallèlement à la traduction des sermons du pape Léon par Dom R. Dolle et aux travaux consacrés à ce pontife, voici une étude de sa prédication qui veut dégager les rapports entre sacrements et ascèse, le culte de l'Eglise et la vie du chrétien. C'est la matière de cinq chapitres consacrés à saint Léon Pontife et prédicateur (I), au mystère de l'humanité créée à l'image de Dieu, déchue, rachetée par le Verbe incarné et restaurée dans l'Eglise (II), à la perfection chrétienne dont le modèle est le Christ et à l'ascèse nécessaire : ses actes principaux, son caractère essentiellement communautaire (III). C'est ensuite (chap. IV) la description de la triple série des *sacramenta* : le *sacramentum* du Verbe incarné, les *sacramenta* que sont les gestes sacrés du Sauveur, et enfin les rites sacrés : baptême et sainte Cène, les fêtes, efficaces par la lecture liturgique et la foi. L'auteur montre qu'au *sacramentum* sauveur répond la louange et l'imitation. Le chapitre V examine alors ce triple mouvement et particulièrement l'ascèse correspondant aux fêtes de Noël-Epiphanie, Carême-Passion-Pâques, Ascension-Pentecôte. La conclusion reprend les lignes de force de la prédication de saint Léon et relève combien toute cette ascèse converge dans la charité fraternelle. — C'est un excellent commentaire des sermons de saint Léon, mais excessivement analytique. Les répétitions incessantes fragmentent ce dont l'auteur montre l'unité, et l'obligent à passer trop rapidement plus loin : un plan plus serré, une indication de la perspective biblique et peut-être patristique, trois index (les thèmes, les citations des sermons, les citations bibliques) et peut-être une délimitation du sujet auraient fait une basilique de ce qui n'est encore qu'un dépôt de belles pierres bien classées.

JEAN SAUTER.

*Saint Dominique et ses fils*. Textes choisis, traduits et annotés par M. Th. Laureilhe, bibliothécaire de la Bibliothèque nationale. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1956, 287 p. Textes pour l'histoire sacrée choisis et présentés par Daniel-Rops, de l'Académie française.

Les textes cités ici nous plongent en plein Moyen Age, dans une atmosphère de foi, de fanatisme et de légende. Par le témoignage archaïque de vieilles chroniques, nous voyons comment un jeune clerc espagnol, appelé à combattre l'hérésie albigeoise qui a gagné tout le Midi de la France, est amené à fonder l'Ordre des Frères prêcheurs, alors que François d'Assise fonde l'Ordre des Frères mineurs. Deux ordres mendiants. Les franciscains feront de l'évangélisation populaire, tandis que les dominicains, voués à l'étude et à la prière, à la prédication et à la controverse, s'efforceront, dans un temps où le clergé séculier ne sait plus prêcher, de joindre la science à l'éloquence persuasive, sans omettre les mesures répressives de l'Inquisition. Mouvement puissant, qui donnera à l'Eglise saint Thomas d'Aquin, et combien d'autres valeurs ! si l'on ajoutait à ces documents du XIII<sup>e</sup> ceux des siècles suivants.

VICTOR BARONI.

OSKAR FARNER : *Huldrych Zwingli : Seine Verkündigung und ihre ersten Früchte, 1520-1525*, Zürich, Zwingli Verlag, 1954, VI, 615 p.

OSKAR FARNER : *Huldrych Zwingli : Reformatorische Erneuerung von Kirche und Volk in Zürich und in der Eidgenossenschaft, 1525-1531*, aus dem Nachlass herausgegeben von RUDOLF PFISTER, Zürich, Zwingli Verlag, 1960, IX, 574 p.

Ce qui confère à cette biographie toute sa valeur, c'est que l'auteur fut incontestablement un des hommes de notre temps qui connut le mieux la personne et l'œuvre de Zwingli. Les volumes I et II, parus respectivement en 1943 et 1946, étaient consacrés à la jeunesse, à la formation et aux premières années de ministère. Les deux derniers volumes, dont nous donnons ici le compte rendu, retracent, à partir de l'arrivée de Zwingli à Zurich, la préparation et l'évolution de cette Réforme zurichoise dont il fut le pionnier. Farner se défend d'apporter de grandes nouveautés : il a voulu avant tout faire œuvre de synthèse. Il n'a pu malheureusement aller jusqu'au bout de son dessein. Le volume IV, laissé inachevé à son décès, a été complété par le pasteur et professeur Rudolf Pfister, mais à partir de notes laissées heureusement par Farner. — Le volume III est consacré à cette tranche d'histoire qui va de 1519 à 1525. A la première de ces dates correspond l'installation de Zwingli au Grossmünster et le début de sa prédication ; à la seconde, et de manière un peu schématique, l'implantation de la Réforme à Zurich. Très rapidement, Farner évoque la situation politique et religieuse de la ville au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'arrête bien davantage à la prédication de Zwingli, dont il fait une étude extrêmement détaillée, insistant en particulier sur la nouveauté de ses sujets (non plus les péricopes, mais le commentaire suivi des différents livres). Les deux parties suivantes montrent comment se sont accomplis cette fermentation et ce mûrissement religieux qui devaient aboutir en particulier aux deux disputes de Zurich. Pour Zwingli, c'est une période d'activité intense, ce qui n'empêche cependant que la Réforme zurichoise s'accomplisse, non par rupture, mais selon une évolution régulière. La dernière partie, qui relate avant tout l'établissement du nouveau culte, est un peu courte : on s'attendrait à voir réellement vivre cette nouvelle Eglise, pétrie de la main du réformateur. — Il est vrai que le volume IV, en consacrant certains chapitres de sa première partie à l'activité pastorale de Zwingli, répond partiellement à ce reproche. Toute cette première partie — un portrait de Zwingli — est vraiment excellente. Homme de la terre et du peuple, toutefois cultivé et sensible, opiniâtre et volontaire, toutefois d'une parfaite humanité, le réformateur apparaît en pleine lumière. Farner fait justice de quelques préjugés courants. Quand il compare en particulier Zwingli à Luther, il insiste sur leur accord fondamental. Ce Zwingli, naturellement moins combatif qu'on l'imagine, Farner le montre qui se durcit cependant au contact des résistances rencontrées, tant à l'intérieur (principalement anabaptistes) qu'à l'extérieur (cantons centraux) des frontières zurichoises (2<sup>e</sup> partie, *Die Abwehr*). La volonté de faire triompher en Suisse la cause évangélique explique la fin de la carrière du réformateur, en particulier son effort en vue de créer une ligue des villes et princes protestants (3<sup>e</sup> partie, *Der Angriff*). Les dernières années de Zwingli, Farner les montre remplies avant tout par le souci de cette politique religieuse, qui se soldera d'ailleurs par un échec presque total (4<sup>e</sup> partie, *Die Niederlage*). Quand Zwingli meurt sur le champ de bataille de Kappel, c'est à peine si, dans ce domaine politique, il est encore suivi par les Zurichois. — Farner a certainement voulu

écrire une œuvre lisible : il y a parfaitement réussi. Le style est agréable. Les notes ne surchargent pas les pages : placées en fin de volume, elles sont très fournies. Cette œuvre respire une grande honnêteté et une parfaite sûreté de connaissance, quand même l'auteur se fait parfois avocat. Étonnamment familier des œuvres du réformateur, Farner a certainement réussi, dans sa volonté de synthèse, à accumuler une documentation d'une importance exceptionnelle. Nous ne parvenons pas, cependant, à trouver cet ouvrage entièrement satisfaisant. Nous aimerions lire une appréciation de l'œuvre du réformateur, peut-être quelques pages sur son rayonnement posthume... Nul doute que l'auteur eût comblé cette lacune s'il avait pu conduire son œuvre à terme.

G. BESSE.

*Calvin tel qu'il fut.* Textes choisis et annotés par le chanoine Cristiani. Paris, Arthème Fayard, 1955, 253 p. Textes pour l'histoire sacrée choisis et présentés par Daniel-Rops, de l'Académie française.

Dans une introduction d'une quarantaine de pages, Daniel-Rops présente Calvin en reproduisant le chapitre qu'il lui a consacré dans son grand ouvrage *L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme*. L'historien académicien, qui juge l'histoire de l'Eglise du haut de son orthodoxie, a fait ici un louable effort d'objectivité et, dans l'affaire de Michel Servet, il se fait même l'apologiste du réformateur. Les textes choisis dans l'œuvre immense de Calvin sont rangés dans l'ordre chronologique, de manière à éclairer les étapes de sa carrière. Cette collection est captivante et utile, quand même les éditeurs avouent leur arrière-pensée de montrer par ce volume, comme par l'ouvrage pareil consacré à Luther, « que les doctrines pour lesquelles les réformateurs ont rompu l'unité catholique, à savoir le *serf-arbitre*, pour Luther, et le dogme de la *prédestination*, pour Calvin, sont désormais devenus caduques, en sorte que les luthériens et les calvinistes d'aujourd'hui les rejettent, en leur immense majorité. Luther et Calvin ne disent donc presque plus rien de valable dans le domaine religieux de notre temps. Il n'est peut-être pas inutile que les luthériens et les calvinistes contemporains méditent sur ce fait capital, et essaient d'en tirer les conclusions. » Il existe heureusement d'autres recueils extraits des œuvres des réformateurs, où l'on peut voir que la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle a eu des causes profondes plus importantes que les deux doctrines incriminées et que nos réformateurs ont encore beaucoup de choses à dire aux hommes de notre temps, tellement il est vrai, comme l'a écrit Vinet, qu'« en mettant l'Évangile à l'usage de la vie, ils furent les auteurs d'une grande synthèse ». VICTOR BARONI.

JEAN-FRANÇOIS SIX : *Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld*. Paris, Editions du Seuil, 1958, 459 p.

Il y a une quarantaine d'années déjà que paraissait la célèbre biographie de Charles de Foucauld par René Bazin, dont l'extraordinaire succès (éditions innombrables en diverses langues) tient beaucoup plus encore à l'intérêt du sujet qu'au grand talent de l'auteur. Bazin a raconté la vie aventureuse de l'explorateur du Maroc et de l'ermite du Sahara. Jean-François Six, docteur en théologie, s'attache presque uniquement à l'itinéraire spirituel de cette rare personnalité, avec d'autant plus de compétence qu'il a retrouvé en 1954 les lettres — qu'on croyait perdues — adressées par le Père de Foucauld à

son directeur spirituel et qu'il a pu consulter tous les écrits du saint ermite. L'auteur n'a négligé aucune source d'information, en sorte que son livre, muni d'un appareil critique exhaustif, a quelque chose de définitif. Cet itinéraire n'est « qu'une recherche continuelle d'imitation de Jésus ». Le secret de cette vie héroïque et de l'intérêt qu'elle ne cessera de susciter, réside principalement dans ce fait que, « pour Frère Charles, l'Évangile ne se commente pas par des mots, mais par des actes ». Huit belles photos hors texte nous le montrent aux principales étapes de sa vie, avec un spécimen de son écriture. L'Évangile est la source de cette vie de charité ; elle est marquée aussi par la spiritualité de l'« École française » du XVII<sup>e</sup> siècle, dont les maîtres furent Bérulle, Condren et Olier, et elle est influencée plus encore par le mysticisme de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix.

VICTOR BARONI.

HENRI PELTIER : *Histoire du Carmel*. Paris, Editions du Seuil, 1958, 339 p.

Cet excellent ouvrage est consacré à la longue histoire de l'un des ordres monastiques les plus importants de la chrétienté. Il s'adresse au grand public. C'est un beau récit, fort vivant, présenté avec l'autorité d'un professeur qui a longtemps cultivé ce domaine de son enseignement d'histoire ecclésiastique. Dans une brève préface, le provincial de l'Ordre des Carmes déchaussés, le R. P. André de la Croix, exprime à l'auteur sa reconnaissance en ces termes : « Pour l'ami du Carmel, ce raccourci documenté et plein de saveur comble une lacune que tous regrettaient. Il sera désormais possible de lire d'un trait notre histoire, replacée dans le grand courant de l'histoire générale de l'Église et de l'histoire tout court. Les bibliothèques de nos noviciats attendaient tout particulièrement ce livre qui constitue un élément de culture carmélitaine. »

VICTOR BARONI.

DIETRICH BONHOEFFER : *Gesammelte Schriften*. III. Herausgegeben von Eberhard Bethge. München, Kaiser Verlag, 1960, 571 p.

Ce tome III est de même valeur que les deux premiers. Intitulé : Theologie-Gemeinde, il renferme des textes datant des années 1927 à 1944 : un échange de lettres avec Reinhold Seeberg, Adolf Harnack, son frère aîné Karl-Friedrich Bonhoeffer, professeur de chimie physique, etc. ; des travaux théologiques (inédits) présentés à Berlin, à New York, au *Predigerseminar* de Finkenwalde, ailleurs encore ; des comptes rendus d'ouvrages scientifiques ; le premier projet de son Ethique ; enfin des thèses préparées en vue d'un séminaire de morale chrétienne, ainsi que le texte de deux cours donnés à l'Université de Berlin de 1931 à 1933 : une sorte de préface à une Introduction aux études de théologie, et un exposé de christologie. — Alors même que ces éléments, fort divers, sont tous intéressants, nous signalons particulièrement le dernier. C'est la substance d'un cours en dix-huit leçons donné au semestre d'été 1933. Le manuscrit original est malheureusement perdu. Mais on a pu reconstituer le texte de Bonhoeffer d'après les notes combinées de plusieurs étudiants. — Un résumé très bref donnerait de cet exposé une idée par trop schématique, et ferait tort à la magnifique spiritualité qui en constitue le prix. Il suffira d'en indiquer le plan pour en laisser pressentir la richesse et l'originalité.

*Introduction* : La façon de présenter et de développer le problème christologique. La personne et l'œuvre du Christ. *I<sup>re</sup> partie* (Le Christ actuellement présent, *das pro me*). *I<sup>re</sup> section* : Les divers aspects de la personne du Christ : Christ en tant que Parole, sacrement, communauté. *2<sup>e</sup> section* : La place du Christ : le Christ centre de l'existence humaine et centre de l'histoire ; le Christ « milieu » entre Dieu et la nature. *II<sup>e</sup> partie* (Le Christ historique). Quatre sections : 1. L'accès au Christ historique. 2. La christologie critique ou négative (examen de diverses hérésies). 3. Les résultats de la christologie critique. 4. La christologie positive : Celui qui est devenu homme. Celui qui a été abaissé, et celui qui a été élevé.

EDMOND GRIN.

PAUL CONORD : *Brève histoire de l'œcuménisme*. Préface de W. A. Visser 't Hooft. 53 illustrations. Paris, 47, rue de Clichy, 1958, 233 p. Collection « Les bergers et les mages ».

Quiconque désormais voudra s'initier au mouvement œcuménique devra lire ce petit ouvrage, étonnamment riche dans sa brièveté. L'auteur l'a composé en fonction des Eglises réformées de France, il s'en explique et s'en excuse. Ce fait entraîne tels manques de proportion, telles lacunes. Peu importe, puisque le volume est très heureusement composé ! Après une présentation des sept ou huit « confessions » groupées dans le Conseil, M. Conord retrace l'histoire de l'Eglise d'Occident et celle du mouvement œcuménique : besoin d'une réforme manifesté déjà au moyen âge, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> jusqu'en 1855 (fondation de l'Alliance universelle des U.C.J.G.), Conférence des Missions (1910), Stockholm, Lausanne, Edimbourg, Amsterdam, Evanston. Le chapitre « Action et témoignage » renseigne sur les actes d'entraide accomplis dès le début. Sous le titre « Unité et union », l'auteur aborde avec franchise les difficultés énormes (théologiques et non théologiques) auxquelles on se heurte encore aujourd'hui. Les pages finales comprennent notamment une note sur l'Eglise anglicane, une statistique des Eglises (nombre de fidèles), une bibliographie des ouvrages de controverse, un vocabulaire des termes spéciaux et une table chronologique. L'esprit qui a inspiré ces pages contribuera à faire comprendre — et nous nous en réjouissons — que l'unité des chrétiens ne doit pas être considérée d'abord comme un problème d'organisation, mais bien comme une réalisation spirituelle.

EDMOND GRIN.

EMIL BRUNNER : *Die Lehre von der Kirche, vom Glauben und von der Vollendung*. Dogmatik III. 503 p. Zurich, Zwingli-Verlag, 1960.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

Dix années se sont écoulées depuis l'apparition du tome II de la *Dogmatik* du professeur Brunner. Pour une publication de cette nature, dans laquelle tout s'enchaîne, pareil délai est inhabituel. En effet, l'intention de l'auteur était dès longtemps arrêtée. Dans ce tome III et dernier, il entendait expliquer la raison d'être théologique de la position moyenne qu'il s'est senti obligé d'adopter : entre la tendance de Karl Barth, préoccupé de mettre en relation les affirmations de la Bible et celles du *credo* de l'Eglise, et celle de R. Bultmann, intéressé moins par l'objet de la foi que par l'acte de foi et son inter-

prétation. Cette position particulière se justifie à ses yeux par une fidélité au message biblique tel qu'il le comprend, et par le respect de l'unité intime entre vérité chrétienne et communauté. Mais les circonstances théologiques du moment lui ont fait un devoir de se livrer à un double effort préliminaire. Porté par un ardent souci d'œcuménisme, E. Brunner a voulu fournir sa contribution sur un point pour lui capital : dissiper autant qu'il est possible le malentendu relatif à l'Eglise qui, depuis l'époque de la Réforme, existe dans le camp protestant ; éclairer la nature du rapport entre l'Eglise de Jésus-Christ et les institutions si diverses qu'on appelle les Eglises. Cela afin que se réalise un jour la vraie communauté du Christ. Voilà pourquoi il nous a donné en 1951 l'étude intitulée : *Das Missverständnis der Kirche*. — En outre, empêché de participer à l'Assemblée œcuménique d'Evanston 1954, qui avait pour thème : « Le Christ, seul espoir du monde », et pourtant désireux d'y collaborer activement, il a cherché à mettre en évidence le caractère spécifique de l'espérance chrétienne. Et en 1953 parut l'ouvrage *Das Ewige als Zukunft und Gegenwart*. — A ces motifs d'ordre théologique sont venus s'en ajouter d'autres, d'ordre personnel : en 1953 le dogmaticien zuricois fut invité à enseigner pendant deux ans à Tokyo, à l'« Université chrétienne internationale » récemment fondée. Il n'a pas voulu se dérober à cet appel, conscient de l'importance d'une élite intellectuelle chrétienne en Extrême-Orient. Et voici qu'à son retour au pays il fut gravement atteint dans sa santé. Sans l'appui d'aides dévoués, il ne serait pas parvenu à tenir ses engagements et à achever sa *Dogmatik* dans un délai relativement normal. E. Brunner fait allusion à son épreuve, dans sa préface et dans un bref *Nachwort* : il s'y excuse de n'avoir pas pu, malgré son désir, établir pour ce tome III la liste des indications finales que réclame tout ouvrage scientifique. Le lecteur serait mal venu de lui en faire grief. — Le volume comprend trois parties : la première (*Ekklesia und Kirche*) et la troisième (*Die Vollendung der göttlichen Selbstmitteilung in der Ewigkeit*) sont en somme une reprise des publications de 1951 et 1953. Pas une simple répétition pourtant. L'auteur s'est appliqué à les penser à nouveau. A cet égard la seule comparaison de la table des matières du « Malentendu de l'Eglise » et de la première partie de *Dogmatik III* est attachante. E. Brunner a développé et clarifié son exposé de très heureuse façon. — Il en va de même de la troisième partie. Toutefois les circonstances personnelles auxquelles nous avons fait allusion l'ont empêché de retravailler autant qu'il l'aurait désiré les thèmes de *Das Ewige als Zukunft und Gegenwart*. On doit se borner à le regretter. — Entre ces deux parties s'inscrit très naturellement un exposé de plus de deux cents pages : *Das neue Leben aus Christus*. L'auteur y aborde notamment les questions : l'Ekklesia, présupposé de la foi ; la foi d'après l'Écriture ; le malentendu de la foi ; la justification par la foi seule ; la foi en la justification par Christ et le *credo* de l'Eglise ; la foi en la Bible, contenant de la *Pistis* ; foi et connaissance ; la nouvelle naissance, un aspect particulier de la justification ; la conversion ; la sanctification ; le commandement d'amour et la Loi ; le chrétien dans le monde ; théologie de la prière. Au milieu de tant de réelles richesses, un des *Exkursus* (il y en a plusieurs) retient spécialement l'attention : *Zur theologischen Lage der Gegenwart* (245). E. Brunner s'y applique à caractériser l'effort des maîtres de la théologie contemporaine : Barth, Bultmann, Gogarten, Tillich, Heim, Nygren. Après quoi il se situe lui-même dans le mouvement dogmatique d'aujourd'hui — cette « Theologie unterwegs ». Le résumé en sept points qu'il donne de sa propre notion de la foi en Christ est des plus intéressants.

EDMOND GRIN.

PH. DELHAYE, A. GELIN, A. DESCAMPS, J. GOETZ, A. JAGU, CH. BOYER, M. HUFTIER, V. PALACHKOVSKY, C. VOGEL : *Théologie du péché*. Tournai, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1960, 532 p. Bibliothèque de théologie, série II, vol. VII.

Dans l'introduction, fort intéressante, Ph. Delhaye rappelle l'actualité du problème du péché : l'échec de la civilisation occidentale a fait naître un sentiment très général de culpabilité ; d'autre part ce problème s'inscrit forcément dans les recherches modernes sur la communication entre humains. — A notre époque où la collaboration est une nécessité, huit théologiens exposent chacun à son tour le résultat de leurs recherches sur ce thème complexe et inépuisable. Un plan rigoureux a permis dans une large mesure d'éviter les redites. Une première partie, consacrée à l'existence du péché, traite du péché dans les deux Testaments, chez les primitifs (tabou et péché) et chez les philosophes grecs. Une deuxième partie : Essence du péché, traite du péché originel, du péché actuel, du péché mortel et du péché véniel. Une modeste place est faite *in fine* à la confrontation avec les autres confessions chrétiennes. Pour la théologie orthodoxe du péché, on a eu la sagesse de recourir à un docteur de l'Eglise d'Orient. Il est regrettable qu'on n'ait pas fait de même pour la doctrine des Eglises issues de la Réforme : la *note* (de neuf pages seulement) sur « La théologie du péché dans les Eglises protestantes » est manifestement insuffisante ; son auteur s'appuie exclusivement sur Luther pour le passé, et sur Otto Piper et Paul Althaus pour aujourd'hui ; de Barth, de Brunner, pas un mot ; l'admirable effort de recherche sur le plan biblique que constitue le *Kittelwörterbuch* n'est même pas mentionné ! — Les quelque cent pages (363 s.) consacrées par M. Huftier au thème : « Péché mortel et péché véniel » seront lues avec un intérêt particulier par les théologiens protestants, à qui cette distinction est totalement étrangère. — Dans un ouvrage de cette importance, on regrette l'absence d'un index des auteurs mentionnés, et aussi des références bibliques. Peut-être cet instrument de travail si précieux figurera-t-il dans le deuxième volume, en préparation : *Pastorale du péché* ? Nous voulons l'espérer.

EDMOND GRIN.

HENDRIK KRAEMER : *Theologie des Laientums*. Die Laien in der Kirche. Aus dem Englischen übersetzt von Ursula Markun. Zürich, Zwingli Verlag, 1959, 158 p.

Le professeur Kraemer, qui fut un des pionniers du Département des laïques du Conseil œcuménique, poursuit sur terrain réformé l'effort tenté dans l'Eglise romaine par le Père Yves Congar dans son célèbre ouvrage « Jalons pour une théologie du laïc ». — Dans l'histoire ecclésiastique, dit M. Kraemer, les laïcs ont presque toujours été réduits à la portion congrue ; dans le mouvement œcuménique lui-même, on s'intéresse trop exclusivement aux ministères et aux sacrements. Les Eglises cherchent avant tout la continuité avec le passé, et négligent leur mission dans le monde présent. Certes, on a trouvé des ministères pour les laïcs, mais on a fait d'eux des laïcs cléricalisés, oubliant ce qui doit être leur témoignage propre. Or, c'est par les laïcs que la foi chrétienne entre dans le monde, qu'elle est confrontée avec le monde ; ils sont le « corps missionnaire », le « fer de lance » de l'Eglise ; les « ministres » sont les serviteurs des laïcs en vue de leur témoignage d'une vie chrétienne dans la famille, la

cité, le travail. L'Eglise est-elle représentée par ses laïcs dans le monde d'aujourd'hui ? Ceux-ci ne mènent-ils pas une « double vie », pieuse dans l'Eglise et profane dans le monde, au lieu d'être le sel de la terre ? — M. Kraemer signale les efforts qui ont été entrepris, notamment en France, en Suisse et en Allemagne, pour former des laïcs à une vie chrétienne plus concrète et plus fidèle ; mais il réclame que cette recherche soit beaucoup plus générale et approfondie. — Des critiques ont déjà reproché à M. Kraemer de vouloir mettre l'Eglise au service du monde plutôt qu'au service de la gloire de Dieu, et de minimiser la valeur des ministères ; n'est-ce pas le signe qu'il a touché juste, et que sa critique atteint toute l'orientation de l'Eglise et de la théologie ? — On peut regretter que l'ouvrage soit d'une forme peu achevée et contienne passablement de répétitions ; mais on oublie ce défaut devant la somme d'expériences et de suggestions positives qu'il contient, et devant la gravité de l'appel qu'un prophète adresse aux Eglises. FRANCIS BAUDRAZ.

HISTOIRE  
DE LA  
PHILOSOPHIE

JEAN BRUN : *Aristote et le Lycée*. Paris, Presses Universitaires de France, 1961. « Que sais-je ? », 928, 128 p.

Jean Brun a consacré aux philosophes grecs une série de remarquables ouvrages de la même collection. Présenter Aristote en quelque cent pages relève cependant du tour de force. Car, comme le dit l'auteur, une telle présentation exige qu'on découvre « le point central de la doctrine à partir duquel s'irradient tous les développements » (p. 15). Et avec Aristote ce point central est partout et nulle part. — Jean Brun le découvre pourtant sous deux aspects distincts. Premièrement, dit-il, l'aristotélisme est un effort constant pour penser simultanément la présence multiple et toujours diverse des êtres dans le monde, et l'Être même de cette présence. Sur ce premier point, l'auteur comprend excellemment, à la lumière du vocabulaire heideggerien, la notion aristotélienne de « séparation » : car la présence des êtres au monde est distance de l'Être, et la présence à l'Être est distance au monde ; « Aristote a donc voulu rendre compte de la séparation ontique entre les étants et de la séparation ontologique entre les étants et l'Être » (p. 29). — Deuxièmement, l'aristotélisme présente une conception du *Logos* toute nouvelle. Pour les Présocratiques, en effet, le logos parlait par le truchement de l'homme, simple voix humaine prêtée à la voix de l'Être ; pour les sophistes en revanche, le logos est devenu l'instrument rhétorique qui se met au service de la puissance de l'individu. Avec Aristote enfin, « ce n'est pas seulement par le *Logos* l'homme qui parle, comme le prétendaient les sophistes fondateurs de la rhétorique, ce n'est pas non plus l'Être qui s'adresse aux hommes, comme tendaient à le faire croire les écrits inspirés des présocratiques, c'est l'homme qui parle de l'Être et qui se situe ainsi dans cet étonnement qui l'ouvre à ce dont il provient » (p. 27).

J.-CLAUDE FIGUET.

*Procli Diadochi tria opuscula (de providentia libertate, malo), latine Guilelmo de Moerbeka vertente et graece ex Isacii Sebastocratoris aliorumque scriptis collecta*, Berolini, W. de Gruyter, 1960, 345 p.

Cet ouvrage est le Cahier I des *Quellen und Studien zur Geschichte der Philosophie*, publié par Paul Wilpert. La dernière édition des trois opuscules de Proclus remonte à Victor Cousin (1864). Elle est devenue rare, et d'ailleurs discutabile. De plus, on ne connaissait jusqu'ici que la traduction latine de

ces textes de Proclus, due à Guillaume de Moerbeke (1215-1286). La présente édition publie pour la première fois des parties étendues du texte grec original, grâce aux extraits de Proclus dus à Isaac Sebastocrator, qui est peut-être le frère de l'empereur d'Orient Alexis I<sup>er</sup> Comnène, mort en 1118. Cette édition était, on s'en doute, une tâche difficile puisqu'il s'agissait de retrouver le texte de Proclus derrière les citations d'Isaac qui mutilaient ou même parfois modifiaient le texte. — Les philologues jugeront la valeur de cette entreprise. Disons ici que les philosophes seront heureux de posséder le texte latin de ces opuscules et, chaque fois que c'est possible, le texte grec proposé en regard par Helmut Boese. Si imparfait que puisse rester ce dernier texte malgré le zèle éclairé de l'éditeur, dont l'apparat critique et des artifices typographiques permettent de suivre le travail, les philosophes se réjouiront de l'accès qui leur est donné à la pensée de Proclus. Ces opuscules, selon Boese, expriment un des derniers états de cette pensée, et l'on sait l'importance considérable de la doctrine du Diadoque sur le mal, la liberté et la Providence. A travers le *Corpus Areopagiticum*, elle a agi puissamment sur le moyen âge et jusqu'en plein XVII<sup>e</sup> siècle sur Leibniz. — L'ouvrage est introduit par une préface latine concernant surtout l'histoire du texte et il est couronné par un index des auteurs, un index des mots (latin et latin-grec) renvoyant aux opuscules et un index gréco-latin donnant la traduction latine des mots grecs.

FERNAND BRUNNER.

BERKELEY : *L'immatérialisme*. Textes choisis par André-Louis Leroy. Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 200 p.

M. Leroy nous a déjà révélé la vraie figure de Berkeley, si souvent méconnue. Ici, il ajoute pour ainsi dire les « pièces du dossier ». Un tel recueil de textes a tout d'abord l'avantage de faire état d'ouvrages de Berkeley que l'on ne lit guère, bien plus que ceux qui n'ont jamais été traduits. D'autre part il met en lumière des thèmes rarement traités par les critiques français de Berkeley : la théorie berkeleyenne de la certitude, et surtout celle de la signification et du langage. — La note terminale « verse des documents au dossier d'une question toujours pendante » : celle des rapports entre Berkeley et Malebranche. Ces documents tournent autour de la distinction — capitale — qu'introduit l'auteur entre le réalisme ontologique et le réalisme épistémologique ; cette distinction permet en effet de poser avec clarté le problème de la valeur des idées fondées épistémologiquement qui ne correspondent pas à un être réel saisi par expérience. — Ce recueil de textes tient ainsi la gageure d'être aussi original qu'un livre de critique philosophique. J.-CLAUDE FIGUET.

MAURICE BLONDEL : *Lettres philosophiques*. Paris, Aubier, 1961, 313 p.

Poursuivant la publication de la correspondance de Blondel d'avant 1914, l'éditeur groupe dans ce nouvel ouvrage, sous le titre de *Lettres philosophiques*, la correspondance de Blondel avec Boutroux, Delbos, Rauh, Lalande, etc., relative à l'*Action* (1893), avec Brunschvicg, avec les R. P. Schwalm, Semaria et d'autres, concernant la fameuse *Lettre* de 1896, dite sur l'Apologétique,

avec l'abbé J. Wehrlé, avec Le Roy, etc., touchant aux critiques et aux interprétations erronées de la position de Blondel, aux rapports de la théologie et de la philosophie. En lisant ces échanges de lettres si passionnantes, nous sommes frappés de ce que Blondel est plus explicite, plus clair et plus direct dans sa correspondance que dans ses livres et ses articles. Philosophe du dialogue qui, à travers la conversation, précise sa pensée et la nuance, Blondel a besoin, semble-t-il, d'un interlocuteur, quelquefois même hostile à sa pensée, pour dessiner avec fermeté et vigueur le mouvement de sa réflexion et pour élargir sa démarche en de profondes perspectives. Les thèmes se diversifient et s'harmonisent d'une réponse à l'autre : recherche poursuivie d'un dépassement de l'idéalisme et du réalisme sans tomber dans le pragmatisme, par une analyse des niveaux de la pensée enracinée dans l'action ; dialectique ascendante et descendante dans la connaissance de Dieu ; le panchristisme comme structure du réel ; les conditions de toute nouvelle apologétique. Tous ces sujets sont abordés avec des philosophes et des théologiens connus par ailleurs. L'intérêt d'une telle correspondance n'est point à démontrer. G. WIDMER.

HENRI BOUILLARD : *Blondel et le christianisme*. Paris, Editions du Seuil, 1961, 287 p.

Si K. Barth, comme le montre le P. Bouillard dans le bel ouvrage qu'il lui a consacré, minimise le rôle de l'homme dans l'accueil de la grâce, au point de faire de l'homme nouveau une création radicale, Blondel a cherché, en philosophe, à montrer quelles sont les conditions qui rendent possible une « coopération » de l'homme à son salut, quel est le point de suture entre la « nature » et le « surnaturel » sans tomber dans le pélagianisme. Pour ce faire, il ébauche une genèse de la notion de surnaturel à partir des situations dans lesquelles l'homme existe. Le « surnaturel » chez Blondel est découvert au départ et à l'arrivée de l'analyse de l'agir et de la pensée, selon le P. Bouillard, comme leur principe (« surnaturel indéterminé, principe d'existence ; surnaturel historiquement déterminé dans la révélation, principe de surnaturalisation déiforme ; ou, la lumière qui éclaire tout homme venant au monde et la grâce élevant de la révélation positive »). Grâce à une exégèse fouillée, le P. Bouillard dénoue les fils souvent embrouillés de la dialectique blondélienne qui nous conduit de la reconnaissance de la grâce de création à la connaissance de la grâce de rédemption. Précieuse introduction à la lecture souvent difficile des premières œuvres de Blondel, replacées dans leur contexte et analysées dans leurs lignes maîtresses. Mais aussi mise au point des diverses interprétations qu'on en a données (Duméry, Cartier, etc.) sur les questions délicates du passage du surnaturel indéterminé au surnaturel déterminé, de l'articulation entre la phénoménologie de l'action et l'ontologie, sur la signification de la médiation qui aboutira à la thèse du panchristisme. Enfin une étude objective centrée sur l'intention profonde de Blondel : dégager par une analyse critique de l'action et de ses ingrédients la philosophie sous-jacente à la mentalité biblique. Une question importante reste ouverte : est-il possible, comme le pense le P. Bouillard, de concevoir une théologie spéculative, dans le genre des efforts d'un Anselme, à partir de tentatives analogues à celles de Blondel ? Question capitale, sur laquelle le P. Bouillard, espérons-le, nous donnera prochainement des aperçus qui seront comme autant de mises en garde contre notre tendance à limiter la réflexion théologique. G. WIDMER.

*Au cœur de la crise moderniste.* Le dossier inédit d'une controverse, lettres de Maurice Blondel, H. Brémond, Fr. von Hügel, A. Loisy, etc., présentées par René Marlé, s. j. Paris, Aubier, 1960, 366 p.

Après la récente publication chez le même éditeur d'une partie de la correspondance de M. Blondel et du R. P. Auguste Valensin, voici un nouveau choix de lettres, tout aussi passionnantes et instructives que les précédentes, de quelques-uns parmi les principaux protagonistes du modernisme. Le P. Marlé les introduit, les replace dans leur contexte, les commente sobrement, les éclaire par des fragments d'autres lettres, en nous fournissant des renseignements biobibliographiques. On voit comment s'élaborent des textes classiques comme *Histoire et dogme* de Blondel, quel fut le rôle joué par certains personnages dans la crise moderniste. Et. Gilson remarquait récemment que certains des acteurs de la crise n'avaient pas de formation théologique suffisante pour aborder les problèmes soulevés par l'exégèse et l'histoire des dogmes. On est surpris au contraire de la perspicacité des critiques d'un Blondel sur l'historicisme de Loisy (les quatre lettres de celui-ci sont à lire et à relire), sur la christologie un peu sentimentale du baron von Hügel. Quand, quarante ans plus tard, Blondel reprendra l'examen de *l'Esprit chrétien*, il ne retrouvera pas, semble-t-il, le jaillissement des idées qui se font jour dans la controverse autour des notions de tradition, d'Eglise et d'histoire. Comme le fait très justement observer le P. Marlé dans sa postface, le débat sur l'historicisme, le psychologisme, les rapports entre l'exégèse et le dogme n'a rien perdu de son actualité, et c'est en connaisseur de Bultmann qu'il le dit. Ne serait-il pas utile de revenir à ce dossier pour essayer d'apporter quelque clarté dans les problèmes d'aujourd'hui ?

GABRIEL WIDMER.

HENRI BERGSON : *Ecrits et paroles*. Tome II. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 235-436.

M<sup>me</sup> Mossé-Bastide a eu l'heureuse idée de joindre un second tome au volume de même genre déjà publié en 1957. Même la seule énumération des titres des soixante-quinze textes que l'on y trouve est impossible à faire dans le cadre de ce compte rendu. Mais il faut en signaler l'intérêt : plusieurs précisent les positions bergsoniennes. Pour ne citer qu'un seul exemple, dans sa lettre à James du 15 février 1905, Bergson marque que la principale différence entre eux porte probablement sur le rôle de l'inconscient : « Je ne puis m'empêcher de faire à l'inconscient une très large place non seulement dans la vie psychologique mais encore dans l'univers en général, l'existence de la matière non perçue me paraissant être quelque chose du même genre que celle d'un état psychologique non conscient. Cette existence de quelque réalité en dehors de toute conscience actuelle n'est pas, sans doute, l'existence *en soi* dont parlait l'ancien substantialisme ; et cependant ce n'est pas de l'*actuellement présenté* à une conscience, c'est quelque chose d'intermédiaire entre les deux, toujours sur le point de devenir ou de redevenir conscient, quelque chose d'intimement mêlé à la vie consciente, *interwoven with it*, et non *underlying it*, comme le voulait le substantialisme... » D'autres textes montrent les qualités d'historien de la philosophie et de critique de Bergson. Chacun d'eux ouvre de nouvelles perspectives ou confirme certaines interprétations du bergsonisme.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

SANTINO CAVACIUTI : *La teoria linguistica di Benedetto Croce*. Milano, Marzorati, 1959, 192 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova. Vol. XIII.

On sait l'importance que B. Croce a reconnue au langage, ce qu'attestent le titre même de son *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, et le fait qu'expression et intuition sont liées. Pensée foncièrement moniste, prolongement de l'idéalisme hégélien, où l'esprit recouvre entièrement la réalité. En gnoséologie, l'intuition représente le premier moment de la connaissance, le seul qui puisse se passer du concept. L'art a donc une valeur de connaissance, celle de l'individuel. L'esthétique est une linguistique générale, car son domaine est celui de l'intuition-expression. Croce a réagi vigoureusement contre le positivisme, qui considérait le langage comme un fait brut. Il n'est de faits qu'immanents à l'esprit. — M. Cavaciuti examine comment Croce conçoit la linguistique, quelle influence Croce a exercée dans ce domaine et pourquoi sa réduction implicite de la linguistique au seul langage artistique est insoutenable, le langage, coextensif à la vie de l'esprit, englobant aussi le concept, et mêlant la théorie et la pratique. N'est-il pas curieux, ajouterons-nous, que Croce, qui compte comme grand prosateur autant que comme philosophe et historien, ait tendu à n'envisager que le seul langage poétique ?

MARCEL REYMOND.

PHILOSOPHIE  
CONTEMPO-  
RAINE

ALBERTO CARACCILO : *Studi Jaspersiani*. Milano, Marzorati, 1958, 191 p. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova. Vol. XII.

Remarquable est l'intérêt éveillé en Italie par la philosophie de Karl Jaspers, notamment par sa philosophie religieuse, difficile à comprendre pour des esprits formés par la tradition catholique ou contre elle. M. Alberto Caracciolo s'intéresse, dans ce recueil d'articles, au problème de la démythisation et au dialogue Bultmann-Jaspers, à la foi philosophique et à ses implications, à la philosophie comme « langage de l'existence », à la délimitation jaspersienne de la philosophie et de la science, telle qu'elle fut proposée dans la leçon inaugurale de Bâle en 1948. M. Caracciolo montre que Jaspers creuse un fossé entre la science et la philosophie, refusant à tort à la première toute prise existentielle ; ainsi, il existe légitimement, à côté de l'histoire et de la philosophie de la religion, une science de la religion, et Jaspers lui-même a pu écrire une *Psychologie der Weltanschauungen*.

MARCEL REYMOND.

JEAN BRUN : *Les conquêtes de l'homme et la séparation ontologique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 300 p.

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants qui aient été donnés à lire en France depuis pas mal de temps, tant par l'originalité des thèses que par l'ampleur de l'information et de la matière traitée. Car c'est au fond à une gigantesque reprise de l'origine et de la destinée intellectuelles de l'homme, des Grecs à nous, que M. Brun nous fait assister. Le thème de la séparation ontologique constitue en effet une arête essentielle de la métaphysique contemporaine (si visible chez Heidegger), et rétrospectivement il apparaît comme une constante de toute métaphysique. — Deux points centraux de la pensée

de M. Brun méritent qu'on les présente pour eux-mêmes. Le premier point consiste en la distinction du *logos* et de la *praxis*. C'est une distinction phénoménologique dans son fond. Tout être et toute pensée peuvent en effet être rapportés « de l'intérieur » à des cadres ou à un milieu qui les constituent « du dedans », ou au contraire ils peuvent être rapportés extérieurement à un système de référence qu'ils constituent du dehors. Dans le premier cas, l'unité transcendante préexiste aux êtres ou aux pensées ; dans le second cas, l'unité est postérieure à l'unité que font « ensemble » (pour la pensée) ces êtres et ces pensées. Le premier cas ouvre à un « monde » (au sens phénoménologique) qui est celui du *logos* ; dans le second cas, au monde de la *praxis*. — Donnons deux exemples de chaque cas, le premier exemple étant emprunté à un domaine que ne touche pas l'auteur, mais qui me paraît très significatif. Toute la musique classique, jusqu'à Debussy y compris, a présenté des sons et des intervalles dont la référence *interne* était la « tonalité » (j'entends la tonalité vraie, et non pas de simples schémas tonaux variables selon les formes et selon le style) ; la tonalité constitue donc un *logos* qui préexiste aux apparitions variées des sons musicaux et qui leur donne un sens. La musique classique est un déploiement de formes et de styles à l'intérieur d'un « milieu » de référence originel et transcendant. Tandis que la musique contemporaine, dès Strawinsky et dès Schönberg, cherche à constituer l'unité de la musique à *partir des sons mis en œuvre* ; la référence à la « musique » de chaque son ou de chaque intervalle n'est plus vécue préréflexivement comme un milieu originaire à l'intérieur duquel on se déplace, mais comme le *terme*, pensé réflexivement, d'un certain ordre voulu des sons. Le monde musical contemporain est donc un monde de la *praxis*, où l'acte humain *créateur* porte sur ce qui était précédemment *donné*. — En matières intellectuelles et philosophiques, le monde du *logos* apparaît comme celui des *Présocratiques*, pour qui le langage est à la fois l'acte humain d'expression et le milieu originel de référence, le cadre à l'intérieur duquel on se déplace. Si bien qu'un présocratique « était *dans* » le *logos* exactement comme un musicien vit « *dans* la musique ». Tandis que dès les Sophistes, pour Jean Brun, et dès les Stoïciens pour J. Lohmann, ce milieu interne cesse d'être vécu du dedans pour être visé intentionnellement du dehors et pour être constitué à partir des éléments qui peuplent ce milieu. (A certains égards, et à mon avis, c'est la philosophie atomistique qui inaugure en métaphysique cette nouvelle attitude de l'homme.) En tout cas, le *logos* cesse de préexister aux constructions de la pensée, pour devenir la construction de toutes les constructions ; il cesse d'être un *logos* pour devenir le terme d'une *activité* mentale, le terme d'une *praxis*. — Cette première distinction en entraîne une autre, de moindre importance, mais tout aussi centrale. — C'est la distinction des deux types de « chemin ». L'idée de « chemin » constitue en effet l'une de ces métaphores fondamentales qui sont sans cesse utilisées par les philosophes de toujours. Or, au sens propre, un « chemin » s'entend soit dans l'espace, soit dans le temps. Dans l'espace (et toute la problématique historique du concept d'espace vient confirmer ces assertions de Jean Brun), le chemin a cessé (dès Descartes, à mon avis) d'être inscrit à l'intérieur d'une topographie préexistante (qui jouerait le rôle d'un *logos*, centre vécu et préréflexif de référence) pour *engendrer* lui-même sa topographie. Il est frappant de voir comment chez Descartes le *cheminement engendre le chemin*, et comment, de plus en plus (chez Leibniz et surtout chez Kant), ce n'est plus l'homme qui « est dans » l'espace, mais l'espace qui est dans l'homme — si bien que l'espace devient un objet parmi les autres, visé intentionnellement par une activité de l'esprit, terme

d'une praxis. — On en dirait autant du temps et du devenir. « Concevoir le temps comme mesuré, et non comme mesurant, constituait en effet une véritable révolution », écrit l'auteur (p. 128). Le cheminement dans le temps (notre vie humaine, le devenir humain, le vieillissement, etc.) va désormais servir à mesurer le temps ; le temps cesse donc aussi d'être un cadre de référence vécu intérieurement pour être projeté au dehors, objectivé au même titre que n'importe quelle chose temporelle. Avec Leibniz et Kant, et avec tout le XIX<sup>e</sup> siècle philosophique, le temps quitte définitivement son état de « logos » pour entrer dans le monde de la « praxis ». — Et spirituellement, enfin, il est clair que la pensée se trouvait, chez les Grecs habitant le « logos », condamnée à des circuits, à des cheminements circulaires à l'intérieur de la référence transcendante, exactement comme un musicien (jusqu'à nos jours) peut avoir semblé « tourner en rond » dans les cadres de la tonalité classique. Au moment où s'objective le logos, c'est-à-dire au moment où il cesse d'être logos pour devenir l'objet intentionnel d'une activité pratique, d'une « praxis », le cheminement devient, au gré de la pensée, droit, courbe, elliptique, parabolique, asymptotique, en spirale, etc. (Toutes ces figures géométriques sont des « modèles », des « images » centrales, que l'on retrouve dans presque toutes les philosophies modernes ; Bachelard l'a montré.) De la même manière le musicien contemporain, affranchi des lois de la tonalité et de la tonalité elle-même comme logos, cherche à définir les chemins de la musique nouvelle par les cheminements (quasiment géométriques) des sons dont il se sert. Alors que toute la musique classique, avec de très grandes différences, a toujours été fondamentalement *cyclique* (retour à la tonalité initiale après des « détours »), la musique contemporaine cherche à être *linéaire* (utilisation des procédés de l'écrevisse, du *Spiegel*, etc.). — Ces thèses, on le voit, sont extraordinairement intéressantes. Leur exposé a été trop étendu pour que je puisse songer ici à reprendre la structure entière du livre de Jean Brun. Il me suffit de dire qu'à l'originalité des thèses s'ajoute l'originalité des remarques particulières, des développements, et même (ce qui est rare, surtout dans une thèse de doctorat) celle des références. On lira par exemple sur la figure de la « roue » des pages passionnantes. Mon seul regret est que Jean Brun, parvenu à l'étude finale du langage conçu comme une sorte de médiation entre le logos et la praxis et défini comme une véritable « topologie de l'existence », ne prolonge pas ses analyses assez pour nous faire comprendre quels doivent être, dans notre monde, les rapports entre le langage que nous avons à parler désormais et le logos dont il a si bien parlé.

J.-CLAUDE FIGUET.

GEORGES VAN RIET : *Problèmes d'épistémologie*. Louvain et Paris, Editions Nauwelaerts, 1960, VI + 425 p. Bibliothèque philosophique de Louvain, 20.

Commençons par deux remarques à propos du titre même de l'ouvrage. Il pourrait laisser entendre que quelques-uns des problèmes que pose l'épistémologie vont être examinés systématiquement. En réalité, si l'ouvrage tout entier tourne bien autour de questions épistémologiques, il ne les aborde pas directement. Il s'agit en effet d'un recueil soit d'articles parus dans diverses revues, soit de cours. D'un autre côté, il est courant aujourd'hui d'associer le terme d'épistémologie aux problèmes spécifiques que posent les sciences particulières. Mais l'auteur l'entend plutôt dans le sens que Lalande réserve

à « théorie de la connaissance ». — Ceci dit, on peut y distinguer trois sortes d'études : 1. Deux études de nature historique. L'une est relative à la notion d'abstraction chez saint Thomas, c'est-à-dire aux règles qu'il faut observer pour penser le réel, considéré comme donné indépendamment de la connaissance que nous en pouvons avoir. L'autre est consacrée à éclaircir la théorie thomiste de la sensation externe, généralement reconnue difficile et, par quelques-uns, incohérente. L'auteur s'attache à montrer qu'elle n'est ni ceci, ni cela, à condition de ne pas y chercher ce que saint Thomas a évité d'y mettre et, en particulier, le passage du physique au psychique. — 2. Deux études critiques. La première est consacrée à l'épistémologie de Mgr Léon Noël (1878-1953) qui, s'il a joué un rôle de premier plan dans le cadre de l'Université de Louvain, n'est peut-être pas très connu des philosophes non thomistes. L'auteur suit minutieusement le développement d'une pensée qui n'a cessé de réclamer le retour aux « données immédiates de la conscience » et de proclamer l'antériorité et l'indépendance de l'épistémologie « par rapport à toute explication métaphysique de la connaissance » (p. 143). La seconde est une analyse critique de *L'être et l'essence* (1948) de M. Etienne Gilson. — 3. Sept études qui visent à confronter le réalisme thomiste et la pensée moderne. Il s'agit essentiellement d'une mise en question de la phénoménologie et de quelques formes d'existentialisme, soit directement comme dans *Réalisme thomiste et phénoménologie* (p. 170-206), soit plus souvent par l'intermédiaire d'un thème central (l'évidence, le mythe, ...) ou encore d'un ouvrage précis (*Philosophie de la religion, Foi et institution* de M. Henry Duméry). — L'intérêt d'une telle enquête nous paraît résider dans la netteté de la position de l'auteur. D'une part, en effet, il appuie explicitement ses jugements sur le thomisme, mais d'autre part il ne cesse de rappeler que les questions posées par d'autres philosophies sont de vraies questions et, comme il l'écrit, qu'un philosophe réaliste « se doit de réfléchir au bien-fondé du réalisme, non seulement en relisant Descartes et Kant, mais en prenant au sérieux les questions qui lui sont posées par nos contemporains » (p. 206).

JEAN-BLAISE GRIZE.

LUDWIG WITTGENSTEIN : *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Introduction de Bertrand Russell. Traduction de Pierre Klossowski. Paris, Librairie Gallimard, 1961, 365 p. Bibliothèque des Idées.

La pensée de Wittgenstein a joué et joue encore un rôle de premier plan dans la philosophie du langage. Le *Tractatus* est essentiellement consacré à déterminer les conditions auxquelles tout symbolisme doit satisfaire pour représenter des faits donnés. Les *Investigations* sont moins uniformément organisées. Elles se présentent comme une suite de réflexions dont on peut tirer trois thèmes principaux : 1. Pour comprendre un mot, il faut le replacer dans son contexte linguistique. 2. Une « expérience » ne prend son sens que située dans son environnement vécu. 3. « Un processus intérieur a besoin de critères extérieurs » (n° 580). — Ces deux ouvrages n'existaient jusqu'ici qu'en allemand et en anglais. Il est d'autant plus heureux qu'ils soient traduits en français que l'auteur est plus déconcertant et difficile à comprendre. Il vise, en effet, davantage à faire réfléchir, à soulever des problèmes — qui vont de la meilleure façon de vérifier une tautologie jusqu'à celle d'apprendre le concept « douleur » — qu'à enseigner un corps de doctrine. Il s'ensuit que tout essai

d'analyse risquerait de s'étendre plus longuement que le texte original. Aussi nous bornerons-nous à citer en entier le fameux chapitre 7 et dernier du *Tractatus* : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. »

JEAN-BLAISE GRIZE.

AMIR MEHDI BADI : *L'illusion de l'extensibilité infinie de la vérité*.  
Tome I. La vision subjective du Monde, 1957, 289 p. — Tome II.  
Vers une connaissance objective. Lausanne, Payot, 1960, 158 p.

La théorie des quanta a détruit, en même temps que l'unité de la science de la matière, ce qu'il faut appeler « l'illusion de l'extensibilité infinie de la vérité » (I, p. 15). D'où le titre de l'ouvrage. Après avoir interrogé surtout les Ioniens, Platon, Aristote et Descartes, M. Badi conclut son premier tome ainsi : Vérité de la science et vérité de la foi s'opposent. Pour avoir cru leur union possible, Descartes est acculé à une impasse. — Dans le second tome, l'auteur, après avoir étudié Montaigne, F. Bacon, Berkeley, Locke, Hume et Kant, conclut que l'objectivité n'est autre que l'unanimité, toute relative d'ailleurs dans le subjectif. M. Badi a fait sienne la recommandation bergsonienne de ne lire que les textes eux-mêmes et non les commentaires, car, sauf erreur de ma part, il n'y a aucune allusion ni aux histoires de la philosophie ni aux commentaires parus sur les auteurs lus et interrogés. Un troisième tome : « Science et liberté » étant annoncé, il est trop tôt pour juger de la position personnelle de l'auteur, qui a parsemé ses deux tomes de remarques judicieuses. J'ai été heureuse de le voir souligner l'importance de Dieu dans la construction métaphysique de Descartes, qui est loin de donner seulement « la chiquenaude initiale » au système.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

ROBERT JUNOD : *Les Eglises trahissent Dieu et trompent les hommes*.  
Genève, Perret-Gentil, 1960, 55 p.

Malgré les apparences, ce petit livre n'est pas un pamphlet ; malgré ses virulences contre l'Eglise, il n'est pas non plus une satire, car l'auteur veut non pas se moquer, mais éduquer. C'est un *cri*, un cri dont le pathétique marque à la fois la grandeur et les limites. Grandeur, parce que souffle, tout au long de ce libelle, un esprit large, généreux, angoissé aussi, mais profondément honnête ; l'auteur « clame sa détresse » ; il faut qu'il crie : « Comme Luther, je ne puis autrement. » Et cela marque aussitôt les limites : car il est d'autres voies que celles du cri, et l'auteur ne les fraye guère. On doit le constater, mais on ne saurait le reprocher. Le cri, en effet, est essentiellement appel à la conscience, chaque conscience ayant pour tâche *postérieure* de construire le monde, et de se construire. — Ce cri est un cri de paix. La guerre, dit R. Junod, n'est *jamais* juste. Et il ajoute : Les Eglises ne mènent pas la lutte contre la guerre. Elles oublient donc leur tâche, et ajoutent l'hypocrisie à cette faute première. — Le pacifisme de l'auteur a un double aspect : politique et métaphysique. L'aspect politique est évident ; il procède du pacifisme de Pierre Cérésole, « l'un des plus purs génies religieux de notre siècle » (p. 26). Il se laisserait définir par son refus de l'arme atomique, son refus du service militaire obligatoire, son respect de l'objection de conscience. Il dénonce le bellicisme du Réarmement moral, en des formules que la passion rend saisissantes :

le RAM, écrit R. Junod, « affuble Dieu d'une capote militaire... il glisse dans la main de Jésus la bombe tactique format réduit... Mais ce n'est plus le Christ crucifié, mais le Christ à l'hydrogène ». Enfin ce pacifisme accepte l'idée de « coexistence pacifique » entre l'Est et l'Ouest (p. 27). — Métaphysiquement, l'auteur pose la question de base : « Qui est Dieu » ? (p. 36). Sa réponse pourra décevoir ; le renversement proposé de la formule « Dieu est amour », laquelle devient : « L'amour est Dieu », nous fait quitter le christianisme pour entrer dans une religiosité infiniment plus vague. De même le refus du catholicisme romain laisse transparaître un protestantisme quelque peu affadi. Enfin, quand l'auteur souligne l'hypocrisie des Eglises, son mot : « Ah ! que je leur préfère l'atroce Hitler » (p. 49) marque, je crois, le moment où la passion et la véhémence se mettent moins au service de la pensée que du langage, plus exactement de la formule-choc. — C'est que ce livre tout entier est *de style*, et c'est ce qui en fait la grande valeur. Sous un cri, on peut toujours lire l'honnêteté d'une conscience ; mais sous un *beau* cri, on lit bien davantage : l'homme tout entier, sa lucidité, sa souffrance, sa foi.

J.-CLAUDE PIGUET.

FRANÇOIS HEIDSIECK : *L'inspiration. Art et vie spirituelle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 300 p.

C'est là une thèse de doctorat, qui présente les qualités et les défauts de ce genre d'exercice. L'auteur remonte d'une recension des acceptions du terme « inspiration », prise chez Littré, à Platon, dont il suit la descendance historique. Ce qui lui permet d'amasser des matériaux (comme l'on dit), afin de présenter des perspectives systématiques, où du reste il décèle assez heureusement l'antinomie fondamentale de l'esthétique, prise entre le respect silencieux de son objet et le désir d'ajouter à l'émotion du beau les paroles qui expliquent. — Parvenu au point où on l'attend avec impatience, l'auteur se croit malheureusement tenu de nous décrire la création artistique. « Nous ne pouvons nous y dérober », dit-il, et cette obligation académique nous vaut, parmi d'excellentes remarques, de bien longs développements. Des considérations sur le rôle de l'histoire en esthétique sont plus originales et préparent l'aperçu synthétique terminal. — Celui-ci élargit une matière déjà suffisamment ample et fait appel à la notion d'invention organique élaborée par Ruyer, puis à toute une psychologie de la mémoire, pour déboucher dans des considérations morales et religieuses. Dans le VII<sup>e</sup> chapitre, qui précède la conclusion et qui est une synthèse de tout l'ouvrage, fort justement consacrée au problème du langage de l'art, M. Heidsieck ne dépasse guère les cadres élaborés par B. de Schloezer. — J'ai l'air d'être très sévère, et pourtant ce n'est pas à l'auteur, à François Heidsieck, plein de promesses, riche en information, cultivé, sensible, bon philosophe, que je m'en prends. J'en veux au genre dans lequel il a bien été contraint de s'illustrer que j. La thèse de doctorat, surtout à Paris, exige qu'on se soumette à une discipline qui risque toujours de tuer la *vérité philosophique* que chacun croit détenir en lui sitôt qu'il commence à philosopher. Cette obligation d'être complet, de vouloir tout dire, de ne pas oublier les rappels historiques ni les allusions déférentes aux membres du jury, tout cela peut parfois masquer l'essentiel du « message » que le philosophe veut faire parvenir. C'est pourquoi il faut toujours attendre (et chacun le sait) le « second ouvrage » d'un auteur, celui où, pourvu de son titre et libéré des obligations sociales que l'obtention de ce titre lui a imposées, il dira enfin

librement ce qu'il pense. Mais il ne faut pas oublier non plus que nous tous avons toutes les peines du monde parfois à nous libérer de cette forme académique de pensée qu'imposent les hautes écoles, et qui tue trop souvent la véritable philosophie.

J.-CLAUDE PIGUET.

SPENCER HEATH : *Citadel, Market and Altar*. Emerging Society. Outline of Socionomy, the new natural Science of Society. Baltimore, U.S.A., 1957, The Science of Society Foundation, Inc., 259 p. Tables.

L'auteur, un industriel retiré des affaires, s'est lancé dans la construction d'une nouvelle théorie sociale. Il n'est pas un sociologue, donc un observateur de la société, mais un *socionome*, qui s'efforce de démontrer que le principe de la libre entreprise est la base idéale de la société future et répond aux besoins les plus profonds de cette dernière. Il analyse le fait social, non comme un donné, mais selon ce qu'il sera en application des principes qu'il définit dans son ouvrage. — On y retrouve un certain nombre de notions valables, comme le concept d'énergie de la société, la valeur du contrat, opposé à toute politique coercitive. — Le titre de l'ouvrage s'explique par les trois fonctions de la société (p. 56) : Citadelle — le maintien de l'ordre, l'Etat ; Market — les échanges, les services ; Altar — la vie intérieure des individus, la culture. — Cet ouvrage, qui rappelle quelque peu certains écrits des socialistes utopiques du siècle passé, dans un langage plus moderne, est plus difficile à lire pour un Européen que pour un Nord-américain.

HÉRALD CHATELAIN.

FRANÇOIS PERROUX : *Economie et Société*. Contrainte — Echange — Don. Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 186 p. Initiation philosophique, 46.

On ouvre le livre de Fr. Perroux avec intérêt, connaissant la personnalité de l'auteur. On le fait, dirais-je, avec d'autant plus de passion que nous n'ignorons pas les contraintes et les angoisses de notre temps. La recherche d'une économie renouvelée, où l'homme retrouve sa place et ne soit plus écrasé par les choses, se justifie. *Economie et Humanisme* a appelé la méthode de Fr. Perroux : « la méthode de l'économie généralisée », se dégageant « de l'avarice des nations pour devenir celle de l'économie de l'homme, de tout l'homme et de tous les hommes » (1958, p. 292). — Mais ce que l'on peut regretter, c'est que cet ouvrage d'initiation soit écrit dans un langage souvent difficilement accessible au lecteur non averti du vocabulaire particulier du professeur Perroux. La dernière section, constituant un apport réellement constructif, se lit par contre infiniment plus aisément. On parcourt avec plaisir ses pages sur le don d'amour, l'oubli opportun par les sociétés occidentales de la loi du « rien pour rien », le principe de participation. Ce qu'il fait c'est, dans le fond, le procès de la société marchande et ses « Propos d'étape » — la conclusion brève du livre — sont déjà précieux à eux seuls.

HÉRALD CHATELAIN.

*Entretiens d'Oberhofen*. *Dialectica*, vol. 15, n° 1-2, 1961, 57-58, 336 p.

Le lecteur trouvera là, je pense, le dernier écho de la pensée de Gaston Berger ; il entendra pour ainsi dire encore une fois sa voix, d'autant plus que les *Entretiens* ont été reproduits fidèlement, tels qu'ils furent effectivement tenus. — Le point culminant de la discussion se trouve dans l'opposition de F. Gonseth aux thèses de F. Brunner. Ce dernier dissocie en effet assez radicalement l'effort scientifique de l'effort métaphysique ; il assigne à la métaphysique une tâche austère, dépouillée, presque mystique, à une altitude qui dépasse absolument toutes les entreprises relatives des hommes sur terre. A quoi F. Gonseth rétorque qu'« une entreprise qui vise aussi haut que celle de M. Brunner éveille en lui la crainte dont il ne peut se défendre devant l'acte *luciférien*... » (p. 310). Cette attaque ne perturbe en rien la sérénité angélique de M. Brunner, car « il sait que plus on monte, plus les chutes sont dangereuses » (p. 316). — C'est ainsi de la possibilité et des espoirs de la métaphysique que l'on parla essentiellement à Oberhofen. Mais on avait commencé par s'enquérir des limites et des critères de la connaissance en sciences, en philosophie et en histoire.

J.-CLAUDE FIGUET.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

*La Sainte Bible* du chanoine CRAMPON. Trad. révisée par J. Bonsirven (A. T.), et traduction nouvelle d'A. Tricot (N. T.). Paris, Desclée, 1960. 1164 + 364 + LV + 12 H. T.

La traduction originale fut publiée de 1894 à 1904, et s'imposa aussitôt. Elle fut remaniée par J. Touzard et E. Levesque vers 1920 et se présente aujourd'hui sous un visage encore renouvelé. A une introduction analytique succède un tableau chronologique ; une grande innovation (bienvenue) consiste en l'indication *marginale* des références. De nombreuses cartes ainsi qu'un « petit dictionnaire du Nouveau Testament » sont destinés à apporter au non-spécialiste de précieux renseignements. Le tout est excellemment présenté, dans une typographie impeccable.

WILHELM VISCHER : *Le prophète Habacuc*. Traduction française d'Albert Cavin. Genève, Labor et Fides, 1959, 61 p.

Conférence destinée aux pasteurs yougoslaves, avec données historico-exégétiques : recours à la Justice pour mettre fin à toute dictature, procès de la force et de la fatalité, comme solutions à l'iniquité, reconnaissance de la venue de Dieu, fidèle à son élection et à sa volonté salvifique.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Somme théologique*. L'œuvre des six jours. Ia pars, quaest. 65-74. Traduction française, notes et appendices par H.-D. Gardeil, O.P., Paris - Tournai - Rome, Desclée et C<sup>ie</sup>. Editions du Cerf, 1960, 335 p.

Saint Thomas étudie la créature corporelle, après la spirituelle (les anges, quest. 50-64) et avant la créature composée (l'homme, quest. 75-103), en suivant l'Écriture (Gen. 1) et les commentateurs (Basile, Augustin). Excellents appendices du P. Gardeil, sur Gén. 1, la cosmologie des Pères et leurs exégèses de Gén. 1 et sur les mêmes questions pour le Moyen Âge. Une mine de renseignements qui aideront à comprendre un texte et son histoire, qui sans ces explications serait déconcertant pour le lecteur moderne.

YVONNE PELLÉ-DOUËL : *Saint Jean de la Croix et la nuit mystique*. Paris, Editions du Seuil, 1960, 189 p. Maîtres spirituels.

Le Maître spirituel, le Poète, le Docteur de la nuit des sens, de la foi et de l'union, autant de chapitres pour définir la présence de Dieu en saint Jean de la Croix à la lumière des plus beaux chapitres de ses œuvres. Conclusion un peu rapide sur son influence, en se référant à Brémond. Instructive, cette façon de commenter saint Jean à l'aide de reproductions du Greco. Encore une brillante réussite de cette admirable collection.

Bienheureux PIERRE FAVRE : *Mémorial*. Traduit et commenté par M. Certeau. Bruges, Desclée De Brouwer, 1960, 458 p. Christus, 4.

Document de grande valeur sur les incidences des *Exercices* dans le ministère d'un « missionnaire » de la Contre-Réforme naissante : rappel des grâces accordées et des résolutions de ce Savoyard, un des premiers disciples de saint Ignace (1506-1546), témoin des colloques de Worms, de Spire, en tant que confesseur. Instrument de travail pour la connaissance de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, de l'époque transitoire entre la spiritualité médiévale tardive et la spiritualité moderne en face de la Réforme.

GEORGE F. MACLEOD : *John Knox aujourd'hui*. Cinquième conférence annuelle du Foyer John Knox. Genève, 1959, 24 p.

L'auteur, éminent fondateur de la communauté d'Iona, définit dans cette très alerte conférence les conditions nécessaires à un renouveau authentique de l'Eglise : nous avons besoin d'une nouvelle doctrine de l'homme ; nous avons besoin d'un monde uni, et non seulement unifié. C'est dire qu'il nous faut retrouver la double dimension — personnelle et communautaire — de l'Evangile, dans une Eglise universelle. Cette triple exigence se retrouve déjà à la base de la Réforme de John Knox. « Si nous suivons l'exemple des réformateurs en nous engageant dans toutes les situations vraies de notre milieu, alors la porte s'ouvrira devant nous » (p. 24). — Le style direct et plein d'humour de l'auteur fait de cette conférence une « franche explication » sympathique autant que lucide.

ALAIN GUILLERMOU : *La vie de saint Ignace de Loyola*. Paris, Editions du Seuil, 1956, 277 p.

Des innombrables livres consacrés à la vie de saint Ignace de Loyola, celui-ci n'est pas le plus savant ni le plus critique. Dépourvu de toutes références bibliographiques, c'est un récit populaire, de qualité cependant. On y souligne en particulier les relations du héros avec les Illuminés d'Espagne et ses contacts avec les érasmiens. Le ton de l'ouvrage est, dans l'ensemble, celui d'une apologie édifiante, intelligente, et la ligne dominante est celle de la vie mystique et de l'acheminement vers la sainteté catholique.

HANS URS VON BALTHASAR : *Elisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle*. Traduit par J. Ancelet-Hustache, liminaire de François de Sainte-Marie. Paris, Editions du Seuil, 1960, 203 p.

L'auteur met en relief le caractère biblique des écrits de la carmélite de Dijon (1880-1906) : rôle central de la prédestination, de la communion à la Passion, de l'adoration et de la louange. « Mystique christologique et pneumatologique, qui se nourrit de saint Jean et de saint Paul avec le rythme des concepts oscillant entre l'union et la distance. » On est frappé par l'authenticité de ce témoignage, sa profonde simplicité, si proche de l'esprit de la Réforme.

MGR FRANCIS TROCHU : *Sainte Bernadette*. Textes et légendes de Mgr Francis Trochu ; 193 photos de Léonard von Matt. Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 287 p., grand format.

Ce n'est pas un ouvrage de théologie mais un beau livre d'images, d'excellentes images très évocatrices faites par un véritable artiste. Le texte simple et bref mais très soigné évoque l'existence terrestre et l'influence posthume de Bernadette, et Mgr Théas, dans une courte préface, exalte la présence maternelle de la Vierge Marie dont la miséricorde accueille à Lourdes tous ceux qui souffrent en leur corps ou en leur âme.

MAURICE VILLAIN : *L'Abbé Paul Couturier*, apôtre de l'unité chrétienne. Souvenirs et documents. Préface de A. Latreille. Paris-Tournai, Casterman, 1957, 578 p.

Non seulement une biographie du P. Couturier, mais l'histoire documentée (nombreux inédits) des initiatives catholiques en vue de l'unité (la Semaine de prière, les centres de recherches œcuméniques, les publications, les dialogues doctrinaux). Œuvre de l'un des meilleurs connaisseurs de l'œcuménisme, d'un disciple et continuateur du P. Couturier, elle fait une large place aux interlocuteurs réformés (les cellules interconfessionnelles, Taizé, Grandchamp, W. Monod). Ouvrage indispensable pour la compréhension de l'œcuménisme.

JACQUELINE VINCENT : *Livre de l'Amour*. Présenté par le P. Bruno de Jésus-Marie. Bruges, Desclée De Brouwer, 1960, 293 p. Etudes Carmélitaines.

On lira attentivement cette bouleversante et poignante confession du triomphe de l'amour sur l'adversité la plus totale, de la guérison et de l'élévation d'une âme ardente, de l'épanouissement d'une intelligence connue par ailleurs dans une œuvre littéraire largement diffusée. Un tel livre rayonne ; il montre le chemin de la rencontre avec le Dieu sauveur.

JACQUES et RAÏSSA MARITAIN : *Liturgie et contemplation*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 99 p. Présence chrétienne.

Vigoureuse réfutation des détracteurs de la vie contemplative, réduite au subjectivisme et à l'illuminisme et des partisans exclusifs du renouveau liturgique communautaire. Saint Thomas et l'Encyclique *Mediator Dei* enseignent que la communion avec Dieu constitue la fin de l'homme, sous la motion des dons du Saint-Esprit.

CH.-V. HÉRIS : *Le Mystère de Dieu*. Paris, Editions du Cerf, 1960, 299 p. Lumière de la foi.

Réédition d'un excellent traité de Dieu, fondé sur l'Écriture et saint Thomas. Son intérêt : la christologie (en fonction de l'amour de Dieu) commande l'étude du dogme trinitaire, de la création et de la chute, de la rédemption et de la vie éternelle. Théologie de la divine charité, parce qu'enracinée dans l'acte révélateur et rédempteur de Dieu en Jésus-Christ.

LOUIS LOCHET : *Apparitions*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 160 p. Collection « Présence chrétienne ».

L'auteur de ce petit ouvrage de dévotion nous dit que « ceci n'est pas le livre d'un savant mais d'un pèlerin dont la prière et la méditation se mêlent à celles de tous les autres et n'ont d'autre but que de les aider à se tourner vers celle qui apparaît si maternellement à notre génération pour nous ramener à la connaissance et à l'amour de son Fils et nous attirer en lui vers le Père ». Dans ces pages pieuses, on ne trouvera ni récit historique ni analyse psychologique. Si l'on veut connaître l'histoire des apparitions de la Vierge au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, on pourra consulter l'ouvrage de Goubert et Cristiani, *Les apparitions de la Sainte Vierge* (Paris, La Colombe, 1952).

HENRI RONDET, S.J. : *Introduction à l'étude de la théologie du mariage*. Paris, Lethielleux, 1960, 202 p. Collection « Théologie, Pastorale et Spiritualité. Recherches et synthèses ».

Intéressante étude de la théologie catholique romaine du mariage. Les trois premiers quarts de l'ouvrage sont consacrés à un aperçu historique. L'auteur aborde successivement les points suivants : Le mariage et la famille avant Jésus-Christ : l'Ancien Testament, le paganisme gréco-romain. — Mariage et continence : christianisme et paganisme. — Le principe de l'indissolubilité : l'Eglise et le droit romain. — Les vicissitudes du principe : l'Eglise et les Barbares. — Le sacrement de mariage : la chrétienté médiévale. — Le mariage contrat et sacrement : du Concile de Trente au Syllabus. — Les empêchements de mariage : la conflit de juridiction ; l'Eglise et l'Etat à l'époque moderne. — Du mariage civil au divorce et à l'union libre ; le XIX<sup>e</sup> siècle. — Contrat ou institution ? les juristes philosophes du XX<sup>e</sup> siècle. — Le sens et la fin du mariage ; discussions contemporaines. — La seconde partie, très brève (une trentaine de pages), est consacrée aux conclusions doctrinales : le mariage chrétien « est ordonné d'abord à l'enfant » ; il est un sacrement institué par le Christ, dont les époux eux-mêmes sont les ministres ; seule l'Eglise a le pouvoir de mettre au mariage des baptisés des empêchements formels ; même les baptisés non catholiques sont, en droit, sujets de l'Eglise et soumis à sa juridiction ; le mariage entre chrétiens une fois consommé est un et indissoluble ; enfin la prééminence de l'état de virginité sur l'état de mariage est une vérité de foi. — A propos de chacune de ces thèses, trop brièvement présentées, semble-t-il, la théologie évangélique a, on s'en doute, bien des questions à poser et des objections à formuler,

*Amour et fiançailles : 70 questions et réponses sur l'amour et le mariage*. Genève, Labor et Fides, 1960, 141 p.

Ce petit volume a été préparé à la demande de la « Commission pour la famille » de l'Eglise nationale protestante de Genève. Nous avons là l'aboutissement du travail d'une équipe de cinq couples. — La formule est nouvelle, et semble-t-il heureuse : au lieu de longs exposés, la réponse à soixante-dix questions posées jour après jour aux auteurs par des jeunes... et des moins jeunes. Chaque question constitue un chapitre. Les titres, on le devine, sont très divers : Que penser des longues fiançailles ? Quel est le rôle de la foi dans le mariage ? Un homme doit-il faire des expériences sexuelles avant le mariage ? Comment établir notre budget ? — Simplicité, franchise, profondeur sont les

marques de cet ouvrage, appelé à rendre de grands services dans notre monde désaxé. — Mais est-il exact que (Gen. 2 : 24) *une seule chair* signifie une seule personne ? Et n'est-ce pas une erreur de prétendre que l'Eglise anglicane admet avec les réformés l'intercommunion ?

JEAN BRUN : *Epicure. Les Epicuriens* ; textes choisis. Paris, Presses Universitaires de France, 1961. « Les grands textes, bibliothèque classique de philosophie », 172 p.

Ce sont là des fragments classés intelligemment selon les matières, si bien que le lecteur dispose d'un panorama complet de l'épicurisme d'après les sources mêmes. L'auteur a reproduit la traduction de M. Solovine, mais n'a pas préféré la traduction de Lucrèce par Henri Clouard à celle de Lagrande-Blanchet, moins bonne, à en juger sur quelques exemples.

WOLFGANG RITZEL : *Jean-Jacques Rousseau*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1959, 158 p. Collection *Urban-Bücher*.

Connu par un ouvrage sur la philosophie de la religion de Fichte, l'auteur s'efforce de restituer l'individualité historique de Jean-Jacques, en se fondant d'abord sur les jugements que l'illustre écrivain a portés sur lui-même. L'information biographique est donc au service d'une restitution de la personnalité et de l'œuvre dans leurs contradictions vécues. Ce petit ouvrage plaira par son ton direct, ses références concrètes et l'abondance de son information.

HEINZ HEIMSOETH : *Atom, Seele, Monade*. Historische Ursprünge und Hintergründe von Kants Antinomie der Teilung. Wiesbaden, Ak. der Wiss. und der Lit., 1960-3, 140 p.

Continuité ou discontinuité, divisibilité ou indivisibilité de la matière, atomisme ou *continuum* : le problème est scientifique, et philosophique surtout ; il est actuel, mais remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle, où il trouva déjà une forme très aiguë. L'auteur en étudie les divers aspects en partant de Kant et de la seconde antinomie pour analyser de ce point de vue l'opposition des rationalistes et des empiristes à travers les œuvres de Leibniz, de Bayle et Berkeley et du XVIII<sup>e</sup> siècle en général.

KONRAD ONASCH : *Dostojewski — Biographie*. Zurich, EVZ-Verlag, 1960, 147 p. Orné de 16 illustrations.

Ce répertoire biographique concerne spécialement la vie religieuse du grand romancier. Il a pour but de donner au lecteur une orientation rapide et claire. En démêlant une matière complexe, même embrouillée, il rendra service. L'auteur annonce un second volume : *Christentum und Kunst in der Dichtung Dostojewskis*.

KARL SCHLECHTA : *Le cas Nietzsche*. Trad. André Cœuroy. Paris, Gallimard, 1960. Les Essais, XCVI, 167 p.

Nous avons déjà rendu compte de l'édition originale allemande de cet ouvrage, qui contient des articles et des conférences relatives à la nouvelle édition par l'auteur des œuvres de Nietzsche. On sait que Karl Schlechta

récuse la « Volonté de puissance » comme ouvrage autonome, même sous la forme de projet avancé. Il s'en est suivi de passionnées disputes philologiques et philosophiques, et Karl Schlechta défend dans cet ouvrage autant sa position (qui semble inattaquable) que le « vrai » Nietzsche, trop souvent déformé pour des motifs idéologiques et même politiques. Ainsi la controverse finale avec R. Pannwitz manifeste au grand jour les qualités satiriques du polémiste qu'est Schlechta — dans un ton qui n'est pas loin de rappeler la froide et passionnée ironie de Pascal.

GOTTFRIED MARTIN : *An Introduction to General Metaphysics*. Foreword by Sir David Ross. Translated by Eva Schaper and Ivor Leclerc. London, Allen and Unwin Ltd., 1961, 156 p.

C'est la traduction de l'*Einführung in die allgemeine Metaphysik* parue précédemment. Le problème central qui est abordé est celui de l'*unité*, saisie comme idée tout d'abord, puis dans ses rapports avec l'être. C'est alors l'aspect transcendantal de l'idée d'unité qui est retenu, et l'auteur fait ainsi le pont entre la métaphysique scolastique, la philosophie transcendantale de Kant et les possibilités mêmes de toute métaphysique.

OSCAR FEYERABEND : *Das organologische Weltbild*. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1956, 273 p.

Paru en 1938, l'ouvrage de Feyerabend présentait un système finaliste de la vie et de l'âme, inspiré de la théorie de la forme. L'édition de 1956 a été complétée par un chapitre sur le destin, où l'auteur prend position pour l'astrologie, la transmigration des âmes et la lutte de puissances spirituelles et de puissances de destruction ou puissances dégénérées.

GERHARD KOELBEL : *Über die Einsamkeit*. München/Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1960, 247 p.

Etudiant d'abord psychogénétiquement la solitude de la naissance à l'adolescence, l'auteur aborde la solitude de l'adulte d'un point de vue systématique, distinguant la solitude libératrice (*erhebende*) et la solitude asservissante (*bedrückende*) sous leurs deux aspects intérieur et extérieur. Cette étude psychologique, sociale et littéraire est soutenue par l'idée de la faute et de la rédemption : « Le plus solitaire de tous les hommes [le Christ] est le fondateur divin de la plus vaste communauté humaine, l'Eglise chrétienne » (p. 228).

KATHARINA KANTHACK : *Vom Sinn der Selbsterkenntnis*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1958, 211 p.

L'auteur est un disciple de Heidegger. Le livre se donne pour une explication de ce qui, dans la pensée du maître, envisagée dans son unité profonde, demeure latent. Une introduction sur la métaphysique conduit au corps de l'ouvrage. A travers les possibilités du *Mitsein*, l'auteur parvient à ce qui constitue le sens profond de l'homme dans sa vivante incarnation, sa liaison intime aux autres hommes et à la nature.

ERNST VON XYLANDER : *Vom Umgang mit sich selbst. Anleitung zum Wünschen und Wollen*. München/Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1958, 273 p.

Faisant suite à *Vom Umgang mit schwierigen Menschen*, publié en 1957, cet ouvrage, de lecture agréable, nous enseigne comment nous comporter à l'égard de nos désirs, qui constituent en nous un *Kindergarten*. Les enfants de ce jardin doivent être pris au sérieux et confrontés sans cesse au réel. Le développement de la personnalité et son renouvellement constant sont les fruits de cette diplomatie intérieure, que l'on retrouve dans les relations entre les hommes.

*Ring des Arts*. Zürich, Cercle d'art contemporain, 1960, 136 p.

Divers auteurs y parcourent les méandres de l'art non figuratif. On y dégustera les réponses abracadabrantes de Georges Mathieu aux questions que lui pose Alain Bosquet, on y admirera la subtilité dialectique de Stéphane Lupasco pour conclure avec Jean-François Revel que les sources du discours sur l'art se trouvent en fait, dans la critique d'art, un peu partout sauf dans les tableaux examinés. — Dont acte.